

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
Secrétaire de la Rédaction :
Gaston CALMETTE
 Téléphone 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
RÉDACTION
ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise, 15 30 60
 Départements, 18 75 37 50
 Union Postale, 21 50 43 88
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

MORT

d'Adolphe d'Ennery

La mort a frappé hier le monde des théâtres : elle nous a enlevé Adolphe d'Ennery qui l'en tenait depuis six mois sous son étreinte, et qu'elle avait déjà séparé pour ainsi dire du monde des vivants.

Au moins, pour cette fois, avons-nous la triste satisfaction de penser qu'elle n'atteint pas un homme en pleine sève, en pleine production, et qu'elle a attendu, pour le livrer au tombeau, que son œuvre fût achevée. D'Ennery était né en 1814. Il avait quatre-vingt-huit ans : pour la nouvelle génération, c'était déjà un ancêtre. Et, comme il arrive pour les « ancêtres », on le critiquait, on le raillait même parfois, tout en l'imitant souvent, et sans toujours arriver à l'égal. Je sais les réserves qu'on peut faire au sujet de son œuvre. Ces réserves ne sont pas d'aujourd'hui.

Les critiques artistiques, comme Théophile Gautier, très préoccupés de la forme et de l'expression, furent, dès le début, sévères pour d'Ennery. Ils lui adressèrent les mêmes reproches qu'on adresse à Scribe, avec qui il avait maint point de contact, et les lui adressèrent plus vifs encore. Ceci ne fut pas pour troubler d'Ennery dans l'accomplissement de son œuvre. Il n'écoula nul conseil, pas même les bons ; il ne fit nul effort pour différer de lui-même. L'édit-il voulu, je doute qu'il y eût pu réussir et que nous n'y ayons pas perdu, au lieu d'y gagner.

Rappelez-vous l'aventure de Labiche lorsque, songeant peut-être à l'Académie, il s'imposa la tâche d'écrire une comédie en beau style et profondément étudiée, pour la Comédie-Française. Après un an de labeur, il apporta : *Mot* ! la plus faible, peut-être, de ses productions. J'imagine qu'il en eût été de même pour d'Ennery et que, s'il eût voulu mettre dans son théâtre plus de littérature et plus d'écriture, comme on dit aujourd'hui, il n'aurait peut-être abouti qu'à pire des résultats, gâtant ses qualités d'inventeur et refroidissant les forces de son imagination féconde et toujours en travail.

La fécondité, l'invention furent, en effet, ses qualités maîtresses et les dons admirables qu'il avait reçus de la nature. Je sais bien que les écrivains et les poètes restraints qui mettent un an à composer un sonnet et un lustre à écrire un livre tiennent la fécondité pour peu de chose. Elle n'en est pas moins l'indéniable marque de la force. Ne pas s'égayer par la gloire de Hugo et de Dumas, dans notre temps, comme celle de Voltaire et de Diderot au siècle dernier. En fait de lettres, ne soyons pas trop de parti des écrivains : contrairement à ce qui se passe dans la vie, les vrais riches ne désignent, jusqu'à ces dernières années, d'Ennery donna au théâtre plusieurs centaines de pièces. Il aborda tous les genres, vaudeville, féerie, comédie, pièces à spectacle, drames. Seul ou avec des collaborateurs qu'on l'accusait de faire oublier, sans voir que l'accusation était un éloge, il travailla constamment, presque toujours avec succès. C'était le théâtre même. Les choses de la vie, celles qu'il voyait autour de lui comme celles qu'il apprenait dans les livres, lui apparaissaient naturellement découpées en actes, en tableaux, en scènes dramatiques. Non qu'il n'ait écrit des romans. Mais les romans qu'il écrivait, il les tira de ses pièces, ce qui est, je crois, unique dans notre histoire littéraire.

Dans cette œuvre immense, il faut choisir. Plein d'esprit, très caustique et parfois de dent dure, d'Ennery eut, au théâtre, le double don du rire et des larmes. Mais le dramaturge est, en lui, très supérieur à l'auteur comique et c'est le dramaturge qui gardera une grande place dans l'histoire du théâtre contemporain. Ses vaudevilles, souvent d'actualité, atteignant rarement au ton de la comédie, plus ingénieux d'arrangement que nourris d'observation — comme le furent ceux de Labiche — ont vieilli. Beaucoup ne devaient pas survivre aux acteurs pour qui ils furent écrits. Mais il en va autrement pour les pièces à spectacle et pour les drames de passion et de sentiment. On peut considérer comme une décadence de l'art dramatique le goût des grands spectacles et l'association (parfois léonine pour les yeux) du plaisir des yeux à l'émotion de l'esprit et du cœur. J'incline à le croire.

Mais, ceci dit, on ne saurait nier que d'Ennery n'ait laissé des modèles achevés de cet art nouveau ou renouvelé, et qu'il n'ait ajouté aux pièces à spectacle un intérêt d'action qu'elles n'ont pas toujours gardé depuis lui. *Le Tour du Monde*, *Michel Strogoff* sont dans toutes les mémoires. On peut y constater l'aide puissante que le don du théâtre qu'avait d'Ennery apportait à ses collaborateurs, alors que ceux-ci pouvaient même revendiquer l'invention première du drame. Il faut joindre à ces souvenirs celui de la *Prise de Pékin* où, dans une pièce voisine du ton des pièces du Cirque, gélait tout à coup une scène d'une puissance géniale, celle où un correspondant de journaux anglais, enivré par l'opium dont ses compatriotes empoisonnent les Chinois, se trouve impuissant à avertir ses amis du péril qui les menace.

Il n'est pas un des grands drames de d'Ennery où ne se trouve ainsi quelque situation émouvante, traitée avec une adresse merveilleuse, qui n'exclut ni la

simplicité ni l'ampleur de l'effet produit. Pour ces situations, d'Ennery avait rencontré d'admirables interprètes dans les grands acteurs romantiques d'il y a trente ou quarante ans, les Mélingue, les Taillade, les Lafontaine, les Frédérick. C'est en frissonnant, comme nous avons frissonné nous-mêmes de terreur, que les gens sceptiques d'aujourd'hui reverraient Frédérick dans la *Dame de Saint-Tropez*, dans le *Médecin des enfants*, ou dans cet incomparable *Du Césaire de Bazan*, qui est un chef-d'œuvre, où la plus aimable des comédies s'allie au plus chevaleresque des drames. Faut-il citer encore *Marie-Jeanne*, la *Grâce de Dieu*, l'*Aïeule*, conception d'une puissance shakespearienne — je me sers exprès de ce mot, car la passion de lady Macbeth n'est pas plus profonde et plus terrible que celle de la vieille aïeule paralytique, — enfin ces *Deux Orphelines*, qui ont fait couler tant de larmes ?

Que manque-t-il à ces œuvres, à ces conceptions dramatiques si pleines de mouvement, d'intérêt et de force, pour qu'on puisse leur assurer la longue vie des chefs-d'œuvre ? Il leur manque le style. Je sais bien que c'est beaucoup. Mais ce n'est peut-être pas pour le théâtre populaire l'essentiel. Il faut juger les hommes selon ce qu'ils ont voulu faire. D'Ennery a voulu être un dramaturge populaire. Il ne s'est point préoccupé de plaire, surtout aux lettrés, par la délicatesse de la langue et la saveur de l'expression. Il ne s'est point piqué d'être un explorateur du cœur humain, un psychologue raffiné, un chercheur de cas de conscience rares et subtils. Il a pris des passions simples, un peu de surface, si vous voulez, et il en a tiré les effets les plus puissants pour émouvoir la foule.

Nul ne niera que son art étant ainsi défini, il n'y ait été un maître. Certes, je sais bien que l'émotion qu'on peut trouver aux douleurs de Marie-Jeanne n'est pas la même plaisir de l'esprit que celui qu'on peut rencontrer en écoutant une comédie de Musset, allant au fond des plus obscurs recoins du cœur, ou le *Don Juan* de Molière, ouvrant sur la morale de l'humanité les plus larges horizons. Mais si le théâtre de d'Ennery ne donne pas à quelques-uns ces plaisirs supérieurs de l'esprit, il est accessible à un plus grand nombre. Et l'observation est peut-être bonne à faire, dans notre temps de démocratie, que si d'Ennery s'est surtout attaché à amuser et à émouvoir la foule, il n'a pas tenté une fois de la faire autrement qu'en lui offrant des spectacles sains. Ce ne fut point un moraliste, mais ce fut encore moins un démolisseur. Si la vertu triomphe toujours chez lui, selon une convention ralliée, le plus grand triomphe qu'elle remporte sur le vice, tel qu'on nous le montre parfois aujourd'hui, c'est qu'elle n'est point ennuyeuse comme lui. Ses personnages favorisés de bonne race française, généreux et chevaleresques jusqu'à l'importation de la vertu, ne se laissent pas aller à la litière des passions et du devoir, et je ne me plains pas plus aujourd'hui que je ne m'en serais plaint au temps de Corneille. Certes, je ne veux pas accabler le dramaturge qui vient de mourir sous le souvenir de trop grands noms. Dès aujourd'hui, continuant sa carrière, il devrait modifier quelques-uns de ses procédés, tenir compte d'un goût nouveau et légitime de plus de vérité, d'une recherche d'analyse plus profonde, d'un amour grandissant, même dans le peuple, pour une langue plus simple ou plus pittoresque. Mais il n'en resterait pas moins un maître par le don de l'émotion, qui justifie à lui seul le souvenir que nous garderons de lui.

Henry Fouquier.

On trouvera plus loin l'article très documenté de Ch. Chincholle sur la vie, les œuvres et les collaborateurs d'Adolphe d'Ennery.

Échos

La Température

Hier, vers sept heures du matin, le baromètre marquait 772^{mm}, c'est-à-dire une grande hausse nous faisant espérer le beau temps ; mais à la même heure, un froid inattendu, intense, causait une grande surprise aux Parisiens, et le thermomètre contrôleur de cette froidure indiquait 3° au-dessous de zéro ; quelques heures plus tard, il montait à 3° 1/2 au-dessus et ne dépassait pas 4° jusqu'à la fin de la journée. Ce froid que nous signalons se manifeste un peu partout, et en Suède, à Haparanda, le thermomètre est descendu à 36° au-dessous de zéro. Ne nous plaignons donc pas. Des pluies ont encore signalées en France, notamment à Nice et à Biarritz. Ce beau temps semble devoir continuer, mais le froid est aussi probable ; dans la soirée, le thermomètre se tenait à 0°, et le baromètre, vers minuit, restait à 772^{mm}.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 9° 1/2 midi, 14°. Très beau temps.

ENCORE UNE CAUSE CÉLÈBRE

Nous en regorgeons. Nous en avons trop. Demain va venir devant la Cour d'assises de la Seine le procès intenté par Mme veuve Henry à M. Joseph Reinach. Nul ne saurait blâmer la veuve infortunée de défendre par tous les moyens en son pouvoir la mémoire de celui qu'elle aime, et de conserver à son fils un souvenir aussi pur que possible. Et j'ajouterais que je blâme de toutes mes forces M. Joseph Reinach de la faute qu'il a commise en arrachant, par ses attaques inconsidérées, cette pauvre femme à son deuil. La faute du colonel, son faux, son suicide, tout ce drame, toute cette tragédie lamentable pouvaient

de passer de commentaires et surtout d'amplifications oratoires.

Il n'en est pas moins permis de regretter l'incidence de ce nouveau procès au milieu des luttes, des discords, des exaspérations d'aujourd'hui. Il est permis de le regretter à un point de vue général, lorsque comme nous on s'épuise à prêcher l'union, la concorde, l'oubli, l'apaisement dont profitent aussi bien les officiers que les magistrats, les négociants aussi bien que les intellectuels.

On va recommencer à nouveau toutes les histoires irritantes et inextricables au milieu desquelles nous nous débatons depuis quatorze mois, et dont les seuls bénéficiaires seront certainement les directeurs d'asiles d'aliénés. Quel besoin avons-nous de ce renouvellement de haine et d'excitation ?

A un point de vue plus particulier, le même regret est encore légitime. Mme Henry poursuit M. Joseph Reinach. M. Joseph Reinach se défendra. Il essaiera de prouver la vérité de ses affirmations. Il fera venir des témoins qui chercheront à établir, il fera parler des avocats qui chercheront à démontrer que Henry ne fut pas seulement un malheureux égaré par le zèle, mais aussi un complice de trahison.

De sorte que la veuve devra subir le supplice d'assister à la dissection morale du pauvre diable qui passa si vite de la présence de M. Cavaignac à celle de Dieu.

Donc, au point de vue général, au point de vue particulier, cette résurrection des jours troubles du procès Zola est déplorable. J'y vois des douleurs, j'y vois des dangers. Je n'y vois d'avantage pour personne.

Et je regrette amèrement qu'il ne soit pas possible de reporter cette nouvelle cause célèbre aux jours prochains où les fureurs de ce moment ne nous apparaissent plus que comme un cauchemar, un mauvais rêve.

Je vais même jusqu'à penser que s'il y avait un gouvernement, animé d'une sainte horreur pour tout ce qui trouble la rue et les âmes, il trouverait un moyen quelconque de retarder cette reprise des néfastes agitations matérielles et morales. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Plusieurs de nos confrères annoncent que des entrevues doivent avoir lieu au mois de mars, sur le littoral de la Méditerranée, entre le Tsar, l'empereur d'Allemagne et le Président de la République. Cette information ne repose sur aucun fondement.

A propos de la discussion sur les rapports franco-anglais, à la Chambre des députés, voici un souvenir d'il y a cinquante ans qui vient confirmer d'une façon saisissante les paroles si sages de M. Delcassé.

A cette époque — c'était au moment de l'affaire Pritchard — Victor Hugo, pair de France, fréquentait assidûment les Tuileries où Louis-Philippe aimait à s'entretenir longuement avec lui. Victor Hugo notait au jour le jour ses conversations avec le Roi. Ces dialogues paraissent bientôt, en mars, dans le nouveau volume : *Choses vues*, dont M. Paul Meurice corrige en ce moment les bonnes feuilles. Et dans ces épanchements royaux nous trouvons ce passage saisissant :

5 septembre 1844.
 ... Le Roi s'est levé, a marché quelques instants comme violemment agité, puis est venu se rasseoir près de moi, et m'a dit :

— Tenez, vous avez dit à Villéman un mot qu'il m'a rapporté. Vous lui avez dit : « Le démêlé entre la France et l'Angleterre à propos de Taiti et de Pritchard me fait l'effet d'une querelle de café entre deux sous-lieutenants dont l'un a regardé l'autre de travers ; il en résulte un duel à mort. Mais ces deux grandes nations ne doivent pas se comporter comme deux mousquetaires. Et puis dans le duel à mort de deux nations comme l'Angleterre et la France, c'est la civilisation qui serait tuée. » Ce sont bien là vos paroles, n'est-ce pas ?

— Oui, Sire.
 — Elles m'ont frappé, et je les ai écrites le soir même à une personne couronnée, car j'écris souvent toute la nuit. Je passe bien des nuits à refaire ce qu'on a dit...

Ne sont-ce point là de sages paroles qu'il est bon de rappeler à l'heure présente ?

INSTANTANÉ

M. THÉODORE GIRARD

Sénateur des Deux-Sèvres, Maire de Melle. Un nouveau venu dans le Parlement. Un travailleur qui, malgré son excessive modestie et son effacement volontaire, s'est fait, d'emblée, une des premières places parmi les orateurs les plus écoutés du Sénat. Parole vive, chaude, évidemment improvisée, l'accent d'un honnête homme qui se défend de songer à l'éloquence, et qui l'atteint sans y penser. Son discours de jeudi dernier est le véritable programme de cet « appel à l'union » qui, en ce moment, réunit, pour une œuvre commune d'apaisement, de conciliation et de patriotisme, toutes les bonnes volontés dispersées aux quatre coins du pays de France. M. Girard a dit, tout simplement, ce que M. Lebret aurait dû dire. Cette belle déclaration, si simple, si franche, si généreuse, mérite d'aller au cœur de la nation, parce qu'elle exprime, sans détour, l'opinion de ceux qui ne désespèrent pas de la patrie, qui persistent à croire, malgré tout, qu'il y a encore, en France, une armée et une justice.

D'ailleurs, M. Théodore Girard ignore toutes les malices de nos roudiers et ficeleurs parlementaires. Il ne complotait dans les couloirs. Il ne conspire pas à la buvette. Il ne lui manque peut-être que cela, pour être gardé des sceaux.

Les mots de d'Ennery.

L'esprit de d'Ennery procédait volontiers par ironie. Mme d'Ennery avait un petit chien qu'elle adorait.

Quand elle en parlait, c'était toujours dans des termes comme ceux-ci : son cher petit museau, ses chères petites pattes, son cher petit ventre, etc.

Un jour, l'infortuné toutou dégringola un escalier, en poussant des cris affreux.

— Oh ! s'écria d'Ennery d'un air navré, il est tombé à sa chère petite renverse !

Un mendiant le poursuivait depuis un quart d'heure, inutilement.

D'Ennery met enfin la main à sa poche, et d'un ton solennel :

— Tenez, dit-il, en lui donnant un sou... et ne m'en demandez plus !

Quand les répétitions d'une pièce ne marchaient pas à son gré, il ramenait son chapeau sur les yeux, sans mot dire. Acteurs et directeurs savaient ce que cela signifiait.

Un jour, où le chapeau était à son maximum d'inclinaison : — Voyons, lui disent les directeurs, vous n'êtes pas content ? Parlez ; nous ferons tout ce qui dépend de nous pour vous satisfaire.

Non, voyez-vous, répond d'Ennery, il n'y a rien à faire. Le malheur, c'est que chacun de vous est l'associé d'un imbécile !

On lui demandait si l'on pouvait avoir confiance dans la probité d'un candidat à un privilège théâtral.

— Oh ! dit-il, il doit en avoir de reste... car il n'en a jamais dépensé.

Il y a quelques mois, l'élite de la société parisienne était conviée, place Vendôme, à l'inauguration de l'hôtel Ritz et de son alibi offert aux hôtes princiers de toutes les nations.

Aujourd'hui, dans ce même écurin d'allure grandiose qu'offre la superbe place de Louis XIV, une autre perle d'élégance vient d'être sortie par les soins de Dooillet, le couturier smart par excellence, et la même élite va se retrouver dans l'admiration de cet autre exquise joyau. Car jamais palette enchanteresse n'a fourni d'harmonies plus douces, de nuances plus délicatement fondues que celles qui se retrouvent dans l'ornementation de ce temple somptueux où semblent flotter dans l'air des effluves de haute élégance, exerçant sur les vraies grandes dames, soucieuses de leur esthétique, l'irrésistible attirance de l'art synthétisé. Rien ne saurait rendre l'impression toute de rêve qui se dégage de cette merveille de haut goût, donnant la mesure de ce qu'on peut attendre d'un tel artiste, et classe d'ores et déjà la maison Dooillet parmi les deux ou trois sanctuaires du chiffon où s'élabore la mode parisienne, que le monde entier suit dévotement.

C'est hier matin qu'a été posée, dans les fondations du vaste immeuble que l'on construit au coin du boulevard et de la rue Le Peletier, la première pierre de la façade de cet immeuble qui se trouvera sur le prolongement du boulevard Haussmann.

Jusqu' alors on s'était contenté de construire, jusqu'à la hauteur du cinquième étage les deux autres façades regardant la rue Le Peletier et le boulevard des Italiens ; mais ce qui intéressait surtout les Parisiens s'attardant autour de l'immense hangar derrière lequel il se passait quelque chose, c'était de savoir si réellement, comme on l'avait annoncé, le boulevard Haussmann prolongé serait amorcé.

Eh bien ! la chose est faite depuis hier, et désormais on pourra voir s'élever la troisième façade de l'immeuble dessinant la ligne du boulevard Haussmann achevé. N'est-ce pas pour encourager nos édiles ?

Quel est l'élégant qui ne connaît pas Léon et les coiffures merveilleuses de légèreté dont il est l'inventeur ? Il n'est pas une exposition importante où Léon n'ait remporté les plus hautes récompenses.

Il a déjà publié un opuscule sur les têtes et les coiffeuses. Il prépare un ouvrage plus sérieux où l'on verra toutes les têtes illustres, rois, empereurs, présidents, etc., avec leurs signatures. Il est fournisseur breveté de toutes les Cours étrangères. Et le monde entier connaît sa maison de la rue Daunou et ses succursales de Nice, Vichy et Monte-Carlo.

Les Grands Magasins du Printemps annoncent leur mise en vente de Blanc pour lundi prochain 30 janvier.

Cette exposition toute spéciale est préparée au Printemps avec un soin particulier. Des affaires très importantes ont été traitées en temps opportun avec les premières fabriques de France, et permettent de vendre des marchandises de toute première qualité à des prix extraordinaires de bon marché.

Le Catalogue de cette mise en vente est à la disposition de toute personne qui en fait la demande.

L'invincible Pytlasinski a triomphé une fois de plus. Hier soir il lutta, aux Folies-Bergère, contre Sabès le Bordelais, pour le second tour des demi-finales du Tournoi international organisé par le *Vélo*.

Le combat a été merveilleux et conduit par Sabès, si souple, si agile, si savant, avec une *furia* et une cranerie qui ont enthousiasmé les spectateurs. Pytlasinski a triomphé. Plus sage et plus prudent que Sabès, il a laissé son adversaire s'épuiser, pour ne l'attaquer que

dans la seconde reprise du match, et le tomber par un coup exécuté avec une habileté consommée et une rapidité prodigieuse. Ce fut alors du délire ; les spectateurs, debout, ont acclamé le vainqueur et le vaincu.

Ce soir, continuation du Tournoi. Aimable luttura contre le terrible Turc Can-tanji.

Hors Paris

De notre correspondant de Bruxelles :

« Le comte Jehan d'Oultremont, grand maréchal de la Cour, s'est rendu aujourd'hui à l'hôtel de Flandre pour saluer le duc et la duchesse d'Orléans au nom du roi des Belges. Une démarche identique a été faite, au nom de la Reine, par le comte d'Assche, maître des cérémonies.

« Dans l'après-midi, Monseigneur le duc d'Orléans, accompagné du duc de Luynes, est allé au palais de la Régence pour saluer LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre, qui lui ont immédiatement rendu sa visite.

« Le départ du duc et de la duchesse d'Orléans pour Turin est fixé à dimanche soir. »

De notre correspondant de Londres :

« Le mariage d'Adelina Patti et du baron de Cederstroem a été célébré ce matin à l'église catholique de Brecon.

« Arrivée par train spécial à Brecon, la Patti, qui paraissait radieuse, a été reçue par le maire et les corporations et escortée avec toute la pompe possible à l'église. Des arcs de triomphe et des mâts vénitiens avaient été dressés dans les rues. Le trajet s'est effectué au milieu des hurrahs des habitants et au bruit des salves de canon.

« La cérémonie a été très brillante. Sir Faudel Phillips assistait Mme Adelina Patti, et le baron Rolf Cederstroem était le garçon d'honneur de son frère. Après avoir signé sur le registre de la paroisse, les époux et leurs invités sont montés dans un train spécial où le déjeuner fut servi et où des toasts nombreux furent portés au baron et à la baronne de Cederstroem.

« A l'arrivée du train à Londres, en gare de Paddington, une foule considérable a acclamé la Patti et son mari. Les nouveaux époux sont descendus à l'hôtel Cecil. Ils partent demain pour le midi de la France. »

De Monte-Carlo :

« La princesse Alice est arrivée lundi, accompagnée de Mlle de Richelieu.

« Une foule compacte, massée autour de la gare, attendait la gracieuse souveraine ; le temps, superbe et ensoleillé, a favorisé l'éclat de cette réception. La Princesse a été reçue, en gare de Monaco, par M. Olivier Ritt, gouverneur, entouré du monde officiel et des personnalités les plus marquantes de la Principauté.

« Puis, saluée par la foule, elle s'est retirée au palais où les honneurs militaires ont été rendus par la garde princière. »

Nouvelles à la Main

En prenant de l'âge, Boulingrin a renoncé aux plaisirs mondains.

— Quand je vais en soirée, disait-il, je m'ennuie à mourir pendant les trois premiers quarts d'heure.

— Et après ?

— Après, je n'y résiste plus, je m'en vais !

Au club.

— Vous faites beaucoup d'automobile ?

— Enormément. Au point de ne plus admettre d'autre moyen de locomotion.

— Et vos chevaux ?

— Ils se croisent les bras.

Le Masque de Fer.

Une lettre du général de Galliffet

M. de Maizières, rédacteur du *Gaulois*, a publié hier, dans un entrefilet, une nouvelle que nous n'aurions pas reproduite, tant elle semble improbable, mais dont il nous faut cependant faire mention puisque le général de Galliffet nous demande de la démentir.

Voici d'abord l'entrefilet du *Gaulois* :

J'offre de prouver que le général de Galliffet, à dans un dîner qui se place à une date très récente, tenu le propos suivant :

— Oh ! nous sommes bien tranquilles, Picquart ne sera pas jugé par le Conseil de guerre. Une femme du monde, Mme X... viendra se déclarer l'autour du « petit bleu » et l'on sera obligé de les envoyer tous deux devant la Cour d'assises.

Ce propos a été tenu devant des témoins qui viendront en déposer, si l'on veut bien les appeler tous.

Le général ainsi mis en cause nous a écrit aussitôt les lignes suivantes :

Paris, ce 25 janvier 1899.

Monsieur le directeur du *Figaro*,

Je vous serai reconnaissant de faire paraître dans votre journal la lettre que j'adresse à M. le directeur du *Gaulois* :

Monsieur le directeur du *Gaulois*,

« J'offre » de prouver que l'homme qui a communiqué à M. G. de Maizières le propos qui m'est attribué dans votre journal de ce matin est un menteur.

Qu'il se nomme !

J'ai l'honneur de vous saluer.

Général de GALLIFFET.

Veuillez croire, monsieur le directeur, à mes sentiments les plus distingués.

Général de GALLIFFET.

APPEL A L'UNION

TROISIÈME LISTE

MM. Georges de Porto-Riche, auteur dramatique ; Georges Lachapelle, publiciste ; Jacquot, interne à l'hôpital Cochin ; A. Valabreque, homme de lettres ; V. Griffon, interne des hôpitaux ; Hauser, professeur de l'Université de Clermont ; Maxime Serpelle, secrétaire de la rédaction du *Vélo* ; Eynac, ancien préfet.

MM. Pierre Rigot, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation ; Paul Colin, artiste peintre ; Saint-Germier, artiste peintre ; Abel Jahan, étudiant en médecine ; Alfred Elie-vant, rédacteur au *Petit Troyen* ; Belleteste, rédacteur au *Petit Troyen* ; Lupin, rédacteur au *Petit Troyen* ; A. Viesingrond ; Georges Koachin, Prosper Castanier, Maurice Vaucadre, auteur dramatique.

MM. Paul Bureau, docteur en droit ; J. Jamet, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel ; Edmond Viollet, Jules Schwartz, Mathé, ancien notaire ; Gabriel Monod, membre de l'Institut ; docteur A. Rist, Aymé Bonnin, Alexandre Bertrand, membre de l'Institut (Inscriptions) ; Adrien Dacosta, propriétaire ; Rodrigues-Lilly, rentier.

MM. Paul Lormet, professeur d'histoire à Janson-de-Sailly ; Gaston Gustine, licencié en droit ; Armand Charpentier, membre de la Société des gens de lettres ; docteur Limbo ; docteur Guard, ancien interne des hôpitaux ; Jean Bernac, homme de lettres ; Georges Manchez, rédacteur au *Temps*.

MM. Albert Desjardins, docteur à Buffon ; Alfred Morin ; Salomon Reinach, membre de l'Institut (Inscriptions) ; F. Schen, manufacturier ; Octave Gelin, architecte ; Achille Cesbron, peintre, chevalier de la Légion d'honneur ; Charles Cesbron, artiste peintre.

MM. L. Gaste, professeur de l'Université, Saint-Germain ; Pierre Domero, secrétaire général du *Phare de la Loire* ; docteur A. Vignalon, ancien interne des hôpitaux ; Waldeufel, directeur de la politique étrangère de la *Paix* ; H. Gaidoz, professeur à l'Ecole libre des sciences politiques ; Lucien Leblanc, architecte ; H. Rollet, avocat à la Cour d'appel de Paris ; Louis Cattelani.

MM. Ed. Nozard, membre de l'Académie de médecine ; Paul Fumozzi, docteur ; docteur H. Barth, médecin à Necker ; Etienne de Rouville, chef des travaux de zoologie à l'Université de Montpellier ; docteur G. Lochar, Daniel Brun, Oscar Eyckens, Auguste Lalanc, ancien député d'Alsace au Reich

NOTES D'UN PARISIEN

Les Américains sont des gens d'ordre, et ils tiennent leur nation comme on tient une maison de commerce. Ils enregistrent les entrées et les sorties, procèdent par bilan à la fin de l'année. C'est une vieille habitude dont rien ne les détourne. On aurait pu croire, par exemple, que cette année, ils avaient eu d'autres soucis, et que la guerre avec l'Espagne avait un peu dérangé leur comptabilité. Eh bien, pas du tout ! Ils ont, comme tous les ans, à la Saint-Sylvestre, publié leur rapport de fin d'année.

Tout y est soigneusement étiqueté et numéroté. Vous savez ainsi qu'il y a eu dans l'année 5,920 suicides, et qu'ils se sont répartis en 4,286 hommes et 1,634 femmes. On vous donne la profession des suicidés : 44 médecins, 13 banquiers, 8 pasteurs, 7 journalistes, 6 avocats, 2 acteurs, 1 artiste. Il ne tient qu'à vous de connaître les causes de ces suicides. Chacun d'eux a son petit chapitre parfaitement en règle. Et vous savez aussi que, pour en finir avec la vie, 2,526 personnes se sont empoisonnées, 2,037 ont eu recours aux armes à feu, 787 à la corde, 75 au poignard, 354 à la noyade, 26 à l'asphyxie...

Sur toutes les questions, la statistique est aussi méticuleuse. On sait exactement le nombre de crimes ou de délits qui ont été commis, d'accidents qui ont eu lieu, et on donne même, jusqu'au dernier sou, le montant des vols qui se sont produits dans l'année. Ils se sont élevés, pour 1898, à 5,851,265 dollars. Par conséquent, la statistique vous apprendra non seulement, ce qui se sait partout, le nombre des célibataires ou des gens mariés, mais aussi le total des mariages heureux ou malheureux, le chiffre exact des femmes ou des maris trompés. Il n'y a pour cela qu'à ouvrir le premier annuaire venu. On conviendra qu'un peuple aussi précis, aussi méticuleux mérite les bénéfices qui peuvent lui advenir. En gros comme en détail, les saines méthodes ont la même efficacité et l'on fait les bonnes nations comme on fait les bonnes maisons...

LA CHAMBRE

Mercredi 25 janvier 1899.

LE BUDGET DE L'INTÉRIEUR

Les nouveaux députés sont terribles ! Ils éprouvent un besoin, d'ailleurs assez naturel, de rappeler leur existence aux populations qui les ont élus, et ils ne font pas grâce à la Chambre de discours que leurs anciens ont entendus vingt fois.

C'est ainsi que M. Paul Gouzy, député du Tarn, a repris, non sans succès, le thème favori de toutes les oppositions sous tous les régimes, il a prêché l'économie ! Rien que sur les chapitres 4 et 5 du budget de l'intérieur, on pourrait, suivant lui, économiser un million. Les préfets sont trop payés, les sous-préfets et un certain nombre de commissaires de police — on sait que la police a bon dos — sont absolument inutiles.

La gauche et la droite ont applaudi aux petites flèches dont M. Gouzy a criblé ces fonctionnaires. Le rapporteur, M. Alexandre Bérard, n'a pas reculé devant une besogne toujours difficile et ingrate : il a prié M. Gouzy de repasser. Ce n'est pas que les économies lui déplaisent ; il croit qu'on peut, sans inconvénient, pratiquer de petites coupes dans le budget de M. Dupuy ; mais il entend qu'on les ajourne au prochain budget, lorsque le gouvernement aura eu le loisir d'étudier et de préparer un plan général, qui ne laisse place à aucune rectification, à aucun repentir.

C'est la raison même ; aussi la Chambre l'a-t-elle peu goûtée. M. Gouzy, homme opérateur, a repiqué, et M. Dupuy est monté à la tribune, armé de son inaltérable belle humeur. Ce qu'il lui a fallu de dépense d'esprit pour défendre la cause du bon sens est véritablement incroyable ! Appréhendez ce début :

M. Charles Dupuy, président du Conseil. — M. Gouzy vous a dit : J'ai promis à mes électeurs des économies, le jour est venu, et j'en propose.

Il a ajouté qu'il fallait en faire à tout prix. Il s'agit aux chapitres 4 et 5 de l'argent qui lui paraît de bonne prise ; puis il y a à économiser sur les secours, puis il y a à prendre 800,000 francs sur la police. Il est d'usage dans le Parlement de penser ou tout au moins de dire beaucoup de mal de la police ; moi j'en pense beaucoup de bien. (Applaudissements sur divers bancs.)

Un membre à gauche. — Tous les gosses sont dans la nature.

M. le président du Conseil. — Parfaitement. Il y a des gens qui n'aiment pas la police ; moi, j'aime. (On rit.)

A la bonne heure ! voilà un ministre qui ne dissimule pas ses affections. Abordant ensuite la clef de la position, le président du Conseil s'est prononcé carrément contre ces prétendues réformes qu'on introduit de force dans le budget, et qu'on est obligé ensuite d'en expulser parce qu'elles en détruisent les proportions, en faussent l'harmonie, et y constituent quelquefois des iniquités : « Il n'y a pas seulement des économies à faire, il y a la manière de les faire ; il y a, en un mot, le temps, le lieu et le mode ».

M. le président du Conseil. — Dans toute grande administration, comme le ministère de l'intérieur, on peut signaler quelques inconvénients, peut-être, ça et là, quelques abus (Mouvements divers.) C'est une grande concession que je fais. M. Gouzy veut réformer sur l'heure ; sinon, dit-il, la réforme ne sera jamais faite.

Par voie budgétaire, on ne réforme pas ; on supprime, on désorganise. (Très bien ! très bien ! sur divers bancs.)

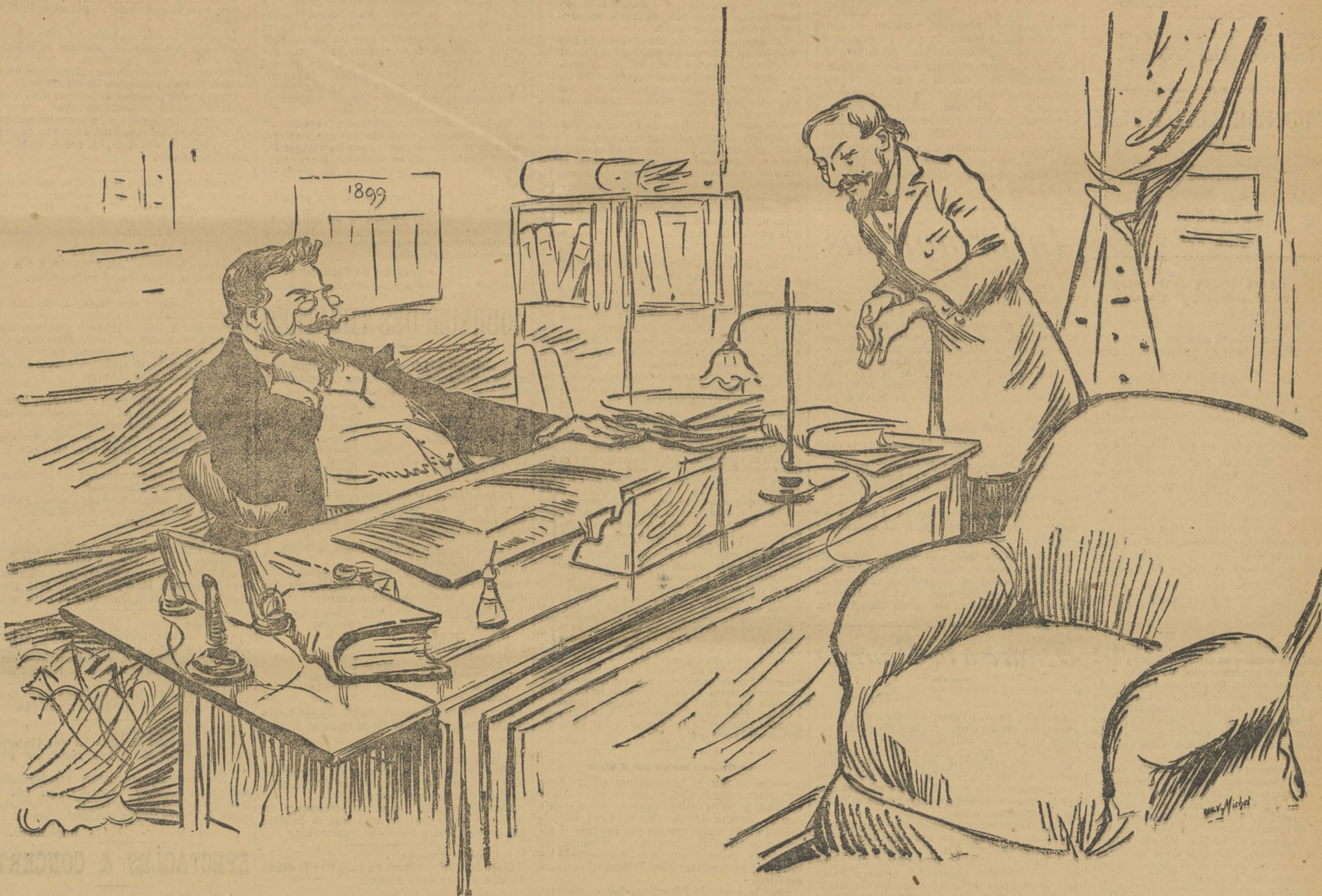
Il serait plus sage de nous soumettre d'apporter la réforme l'an prochain. Encore ai-je mis dans ma profession de foi qu'il me semblait de plus en plus difficile de réaliser des économies. Pourquoi ? Parce que le gouvernement de la démocratie, qui est le gouvernement de tous pour tous, doit pourvoir à des nécessités considérables. (Très bien ! très bien !)

Les réformes doivent avoir un caractère organique. Le lendemain du jour où la Chambre aurait prononcé les suppressions réclamées par M. Gouzy, le ministre serait obligé de revenir devant elle lui demander de nouveaux crédits, qu'elle ne refuse généralement pas.

Il y a une légende très accréditée dans les Chambres, c'est que les employés des ministères ne travaillent pas, ne font absolument rien : « Ils passent leur journée à jouer à la manille ! » s'est écrié M. Jourde. Eh bien, il faut en rabattre. Le président du Conseil a fait justice du fameux coup des deux chapeaux, qui fa-

La bonne France

(DANS UN MINISTÈRE)



— Comment ? Vous dites qu'il vous faut un mois de congé ?
— Je suis témoin dans le procès Henry-Reinach !

gure dans tous les recueils d'anecdotes. Et puis la Chambre n'a-t-elle pas nommé elle-même, tout récemment, une grande Commission dite des économies, laquelle est spécialement chargée de tailler et de rogner dans toute notre organisation administrative ?

M. Dupuy a demandé la permission de lui donner deux petits conseils :

M. le président du Conseil. — M. Gouzy a dit qu'il lui faudrait beaucoup de courage pour mener à bien sa tâche. C'est fort juste. Il lui faudra fermer l'oreille aux recommandations persévérantes des membres du Parlement qui assiègent les ministères ; elle devra obtenir d'eux qu'ils n'aillent plus chez le ministre de l'intérieur demander des classes personnelles pour les fonctionnaires des questions de personnes et des petites recommandations. (Nouveaux applaudissements.)

Si cette Commission peut créer autour des ministères cette protection nécessaire, ce jour-là, quelques modestes que soient nos personnes, nous ferons de très bonne et très belle administration.

Et, si cette Commission a tout le courage nécessaire, je salue le jour nouveau où les ministères pourront être les directeurs de la politique et les administrateurs du pays, sans avoir la préoccupation continuelle des questions de personnes et des petites recommandations. (Nouveaux applaudissements.)

Ce jour-là, notre collègue ne pourra pas, avec son érudition et son esprit, me rappeler le mot de Calonne, que, pour moi, je ne suis jamais approprié ; car je suis plutôt connu pour dire non que pour dire oui. Et je suis bien affligé quand j'ai dit non à un collègue qui sort de mon cabinet. (On rit.)

Si ce système de sollicitation cessait, si on se mettait à regarder un peu plus du côté des contribuables et un peu moins du côté des électeurs, on arriverait à diminuer cette action, qui empêche d'en exécuter une meilleure, et on ferait l'excellente besogne. (Vifs applaudissements.)

Le ministre a été très applaudi, ainsi que les comptes rendus officiels en témoignent. Mais ceux-là mêmes qui ne lui niaient pas ses succès, mais ne lui donnaient pas tout leur cœur, comme on le verra dans un instant. Demander à des députés de renoncer à leur rôle de solliciteurs, c'est peut-être manifester une exigence incompatible avec les plus impérieux besoins du tempérament parlementaire, et M. Dupuy a failli en faire l'épreuve.

M. Lagasse, M. Dutreix, plusieurs autres encore, ont revendiqué le droit de procéder aux réformes par voie budgétaire, et le débat s'est engagé à fond sur la suppression des sous-préfets. C'est M. Zévaès qui a ouvert le feu avec son impétuosité habituelle. Il s'est jeté sur ces malheureux sous-préfets comme sur une proie. Toutes les vieilles métaphores ont donné. M. Zévaès a déclaré que les électeurs ne pouvaient pas indéfiniment attendre sous l'orme. A cet orme, le rapporteur a opposé une autre figure : « La Chambre ne peut pas jeter de bons fonctionnaires sur le pavé ! » Il a ajouté qu'on méconnaissait la mission des sous-préfets quand on leur reprochait de n'être que de simples « boîtes aux lettres ».

M. Zévaès avait cru jouer un bon tour à M. Dupuy en rappelant qu'il avait lui-même discouru, à une autre époque, contre ces infortunés qu'on salue aujourd'hui d'un haro universel. Mais ce genre de niches a beaucoup perdu de son effet. Trop d'hommes politiques ont, à leur compte, des évolutions qui les y exposent. Dans la Chambre précédente, les progressistes en abusaient un peu contre M. Goblet. Dans celle-ci, on semble avoir renoncé au plaisir de se

renvoyer, entre adversaires, des accusations aussi faciles à rétorquer. On voit bien que M. Zévaès est un nouveau ; d'un commun accord, les vétérans se les épargnent.

M. Dupuy ne s'en est pas ému. Il a même paru flatté qu'on lui rappelât ce souvenir de jeunesse... « La vérité est qu'un homme qui entre dans le Parlement ne saurait avoir, sur toutes choses, des opinions arrêtées. »

Il n'en est pas moins vrai que, pour sauver ses sous-préfets, le président du Conseil s'est vu obligé de poser la question de confiance :

M. le président du Conseil. — Le gouvernement ne peut pas accepter la suppression des sous-préfets, et je veux tout de suite dissiper à cet égard tout malentendu.

Lorsque j'ai dit, au cours de cette séance, que les réformes devaient être faites en dehors du budget, quelques-uns de nos collègues ont paru croire que la suppression des sous-préfets était pourtant une de celles qui pouvaient s'opérer par voie budgétaire.

C'est une erreur : le gouvernement n'accepte pas plus la suppression des sous-préfets par voie budgétaire qu'autrement. (Très bien ! très bien !)

La question est ainsi posée clairement devant la Chambre.

M. le rapporteur a fait justice de cette légende, qui consiste à dire que les sous-préfets ne sont que des boîtes aux lettres ; ce sont des boîtes qui servent surtout aux lettres trop fréquentes que nous leur envoyons.

La loi de 1884 a créé dans ce pays un organisme électif nouveau : les maires sont élus par leurs collègues du Conseil municipal. Le sous-préfet est d'autant plus nécessaire qu'il est désormais le seul représentant du gouvernement central dans l'arrondissement. (Très bien ! très bien !)

Les sous-préfets sont les agents d'information administratifs sur les 38,000 maires que compte la France, la majorité, si elle était consultée, voterait pour leur maintien. (Très bien ! très bien !)

Aussi bien se rendent-ils compte des services que leur rendent les sous-préfets ; c'est à la sous-préfecture que le maire, lorsqu'il est embarrassé sur l'application des lois, vient demander conseil et direction. Les sous-préfets sont les collaborateurs constants des maires.

Cette confiance est justifiée ; le personnel des sous-préfets est laborieux, actif, honorable et sert bien la République. (Applaudissements.)

Je m'adresse aux républicains de la Chambre ; je leur dis qu'ils commettraient une erreur politique et administrative en les supprimant. (Applaudissements.)

Il y a des députés que ce genre d'ultimatum n'intimide pas ; M. Zévaès est du nombre. Il a décoché quelques épigrammes à M. Dupuy, très cuirassé par sa bonhomie contre toutes les attaques personnelles. Les personnes ont d'ailleurs joué un rôle excessif dans cette fin de discussion. On en était arrivé à ne plus demander la suppression des sous-préfets, mais le remplacement de tel ou tel sous-préfet, nommément désigné.

Un dernier duel oratoire s'est engagé entre M. Pelletan, rapporteur général, et M. Louis Jourdan, député de la Lozère. Celui-ci a eu le très méritoire courage de défendre les fonctionnaires attaqués, et de protester contre des économies budgétaires qui impliquent une complète désorganisation administrative. M. Haussmann s'est prononcé pour un plan d'ensemble, qui n'a rien de commun avec des chipotages de chapitres.

Enfin, MM. Lhopiteau et Lauraine, bien que partisans de la suppression des sous-préfets, ont déclaré que, n'ayant aucune envie de renverser le cabinet, ils s'abstiendraient de prendre part au vote. L'amendement de M. Zévaès n'en a pas moins réuni 199 voix contre 308, et vous voyez par là que l'affaire n'a pas marché comme sur des roulettes.

s'abstiendraient de prendre part au vote. L'amendement de M. Zévaès n'en a pas moins réuni 199 voix contre 308, et vous voyez par là que l'affaire n'a pas marché comme sur des roulettes.

Pas-Perdus.

Autour des Chambres

L'Affaire dans les couloirs. — Les intéressants sous-préfets.

L'Affaire sévit dans les couloirs, on raisonne et on déraisonne sur l'inconnu, c'est-à-dire sur les conclusions de cette enquête supplémentaire que dirige M. le premier président Mazeau, et qui sont encore secrètes.

Les gens bien informés, ou qui prétendent l'être, affirment que ces conclusions confirment, au moins dans une certaine mesure, ce que M. Quesnay de Beaupaire a avancé. Sur cette affirmation, les devins se donnent libre carrière et prédisent l'avenir.

Des simplistes déclarent qu'il va falloir recommencer l'enquête, toute l'enquête, sur nouveaux frais. Un autre prévoit qu'on se contentera de voter la proposition Rose. Un troisième incline à penser qu'on donnera la préférence à la combinaison Bisseuil, dont le Sénat est saisi.

M. Bisseuil, venu au Palais-Bourbon, partage, naturellement, cette manière de voir. Il pense que, si le gouvernement lui donne un bon coup d'épaule, il obtiendra lundi prochain les honneurs d'une prise en considération. Mais, non moins naturellement, M. Rose est d'un autre avis : sa recette est la seule bonne et, par conséquent, la seule acceptable.

M. Bisseuil est un petit homme, avec une grande barbe blanche et des cheveux en désordre sur lesquels il a depuis longtemps neigé. Il offre une certaine ressemblance avec le bonhomme Hiver. D'abord député, il se découvrit brusquement des aptitudes financières, qu'il ne soupçonnait point la veille, et lâcha un beau matin la caverne parlementaire pour se réfugier dans une trésorerie générale. Il ne tarda guère à se convaincre qu'il n'était pas, décidément, né calculateur et s'avisait qu'il était encore mieux doué pour la confection des lois. Il trouva des électeurs complaisants qui l'envoyèrent au Sénat. Depuis cet heureux événement, un nouveau doute le tourmente : « Et pourtant, si j'étais un calculateur ? »

Que fera le gouvernement ? Va-t-il combattre les propositions Rose et Bisseuil, comme il a combattu naguère la motion Gerville-Réache, en déclarant qu'il ne veut pas une loi de circonstance ? Se ralliera-t-il, au contraire, à celle-ci ou à celle-là ? On l'ignore, car il ne dit mot ; mais son silence, paraît-il, est éloquent. On insinue que, s'il se réserve, c'est qu'il ignore encore de quel côté souffle le vent ; mais rien ne prouve que cette interprétation soit exacte. On prétend aussi que les applaudissements obtenus ces jours derniers par M. Méline empêchent M. Charles Dupuy de dormir, et que cette insomnie prolongée risque fort de le précipiter dans les bras de M. Rose, à moins qu'il ne préfère ceux de M. Bisseuil. C'est peut-être un jugement téméraire.

On dit... On dit... Mais il serait plus simple et plus court de noter ce qu'on ne dit pas.

Pendant qu'on s'occupe, dans les couloirs, de l'Affaire, la Chambre veille, et

seance, sur ses chers sous-préfets comme une poule sur ses poussins.

Nous disions, l'autre jour, que la Commission des économies administratives ne toucherait pas à ces intéressants, mais inutiles fonctionnaires. Supprimés une première fois, il y a quelque douze ans, ils s'obstinent à vivre et prospèrent. Tout le monde, au Palais-Bourbon et ailleurs, tombe aisément d'accord qu'ils ne rendent aucun service, qu'ils remplissent exactement le même office que la cinquième roue du carrosse, mais ce sont des agents électoraux, mais les ministres ont besoin de sous-préfets pour caser de bons jeunes gens. C'est plus qu'il n'en faut pour assurer à l'institution une éternelle existence. Elle coûte cher, elle ne rapporte rien, mais qu'importe ? Ce sont les contribuables qui payent !

Paul Boq.

AVIS DIVERS

INGELURES, GEIGURES prévenues ou détruites par la Pâte des Préfets. Parfums Ecotique, 33, rue du 4-Septembre. Eviter contrefaçons.

SI VOUS VOULEZ BIEN VOUS PORTER, lisez le Journal de la Santé, hebdomadaire. Abonnement 6 fr. par an. 15, b. Bonne-Nouvelle, Paris.

PETIT PAIN RICHELIEU 92. — Tél. 126.20.

CHEVEUX ABONDANTS et sains, en détruisant les pellicules par la LOTION VERTE de LENTHERIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris. 5 francs. — Franco 5 francs 85.

GOUTTE, GRAVELLE, RHUMATISMES. Guérison immédiate assurée par LA LISERONNE DAVYSONN (Envoi franco de la brochure).

PHARMACIE NORMALE, 47 et 49, rue Drouot, 15 et 17, rue de Provence, Paris.

Mme LACHAPPELLE, maîtresse sage-femme, reçoit, en consultation, de 2 à 4 h., 27, r. Monthebail, les dames malades, stériles ou enceintes.

LA plupart des pectoraux peuvent guérir, mais à la longue. Pour être promptement débarrassés des rhumes, bronchites, grippe, influenza, c'est au Sirop phénique de Vial que les personnes intelligentes ont recours.

UN PEU de Duval de Ninon, suave poudre de la Parf. Ninon, 31, rue du 4-Septembre, sur vos traits fatigués, bistrés, les fait resplendir aussitôt de fraîcheur et de jeunesse.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ. Nous avons reçu pour les infortunes recommandées par le Figaro :

A. J. M., pour Mme Colombier, 30 fr. — M. B., pour Mme Colombier, 5 fr. — P. G., à Passy, 5 fr. — Y. Creuzot, à Courbevoie, 5 fr. — C. de S. P., en reconnaissance à Saint-Antoine de Padoue, 5 fr. — G. C., 10 fr. — M. C., 20 fr. — R. J. L., pour Mme Verdier, 5 fr. — Anonyme (10 fr. pour Verdier, 10 fr. pour Colombier), 20 fr. — Total : 105 francs.

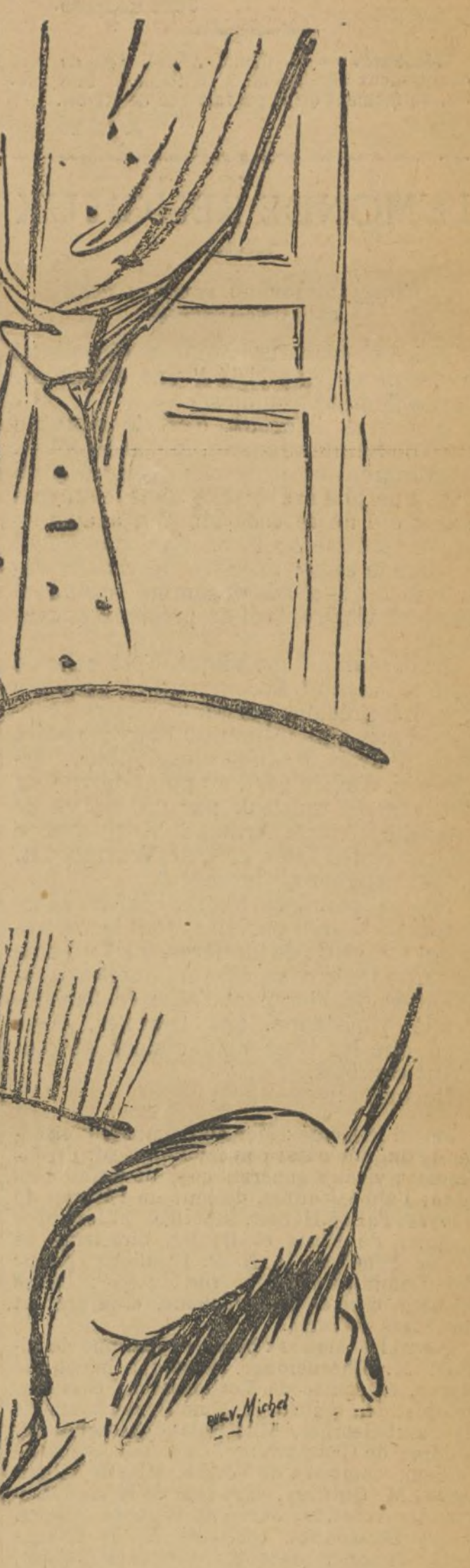
LES CONDAMNÉS À MORT.

Il y avait jusqu'à hier deux condamnés à mort à la Roquette. A l'heure actuelle il n'y en a plus qu'un. Deblander est gracié.

Deblander est cet intéressant personnage qui, un beau jour, sous prétexte qu'il était jaloux de sa femme, trop gracieuse avec un ami qu'il avait amené lui-même sous son toit, est allé chercher à leur école ses deux fillettes, les a conduites sur les talus des fortifications et, tranquillement, l'une après l'autre, les a jetées en bas où elles se sont broyées.

Quel sentiment a pu militer en faveur de

PAR CYRANO



ce monstre ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que sa peine est commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

La nouvelle de sa condamnation, et il en a manifesté une vive joie. Aussitôt après l'entérinement de ses lettres de grâce, Deblander sera dirigé sur l'île de Ré, pour y attendre son envoi à la Nouvelle-Calédonie.

Il ne reste donc plus que Peugniez, l'assassin de Saint-Maurice.

Peugniez, qui, les premiers jours de sa détention, était gai, joyeux et hâbleur, est maintenant complètement affaissé. Il raye consciencieusement sur son calendrier un à un, les jours du mois courant, et la seule phrase qu'il laisse échapper devant ses gardiens est celle-ci :

— Ce sera peut-être pour demain !

Nous avons raconté que ce jeune criminel s'était converti au protestantisme tout dernièrement. Cette conversion ne semble pas lui avoir donné le courage d'attendre sans anxiété l'heure suprême.

Me Antony Aubin, son avocat, a été reçu par le Président de la République, mais il est douteux que M. Félix Faure exerce son droit de grâce en faveur de son triste client.

Ajoutons, sinistre détail, que le couteau de la guillotine a été aiguisé hier, et qu'il est prêt à fonctionner.

Les obsèques de Mme et de Mlle Pérot qui se sont données la mort chez elles, rue de La Harpe, dans les circonstances que l'on sait, ont eu lieu hier, à quatre heures de l'après-midi.

L'inhumation a été faite au cimetière d'Ivry dans un terrain que Mme Pérot avait acheté lors de la mort de sa première fille.

Mme et Mlle Pérot avaient, dans une lettre adressée à M. Berthelot, commissaire de police, demandé à être enterrées à Ivry-tout-Paris, insisté pour que Mlle Pérot fût inhumée la première, afin d'être plus près de sa sœur.

LE DRAME DE LA RUE OBERKAMPF

A la suite de fréquentes querelles de ménage, les époux Paoli, demeurant, 74, rue Sedaine, se séparèrent dernièrement, non sans que Mme Paoli jurât de se venger de son mari, toute tentative de conciliation ayant échoué à la suite de la rupture.

Rencontrant hier soir, à cinq heures, son mari rue Oberkampf, Mme Paoli s'avança et lui tira presque à bout portant quatre coups de revolver.

M. Paoli, quoique grièvement blessé, essaya de désarmer sa femme, mais la perte du sang, qui coulait de ses blessures reçues à la tête et dans la région lombaire, l'avait tellement affaibli qu'il tomba entre les bras de passants accourus au bruit des détonations.

Bien que M. Paoli manifestât le désir d'être transporté à son domicile, rue Moret, 6, il fut emmené à l'hôpital Saint-Louis, en raison de la gravité de son état.

Mme Paoli a été assignée à la disposition de M. Daltroff, commissaire du quartier.

LES CAFÉS CARVALHO

Vous entendez dire souvent que les cafés torréfiés ne se conservent pas ; c'est une erreur. Les cafés bien torréfiés et soigneusement emballés dans un papier spécial sulfurisé peuvent conserver plusieurs mois leur parfum. C'est ce qui arrive pour les Cafés Carvalho, qui sont en vente par boîtes cachetées : 47, rue de Lyon ; 85, rue Turbigo ; 15, rue de Châteaudun et partout. Exiger le nom et la marque.

On enterrait, il y a quatre jours, au cimetière de Saint-Ouen, une demoiselle Mauperruis, âgée de trente-six ans, déçue à la suite d'une courte maladie, dans le logement qu'elle occupait avec sa mère, rue des Dames, 115.

Le lendemain de l'enterrement, quand on procéda au nettoyage de la chambre qu'occupait Mlle Mauperruis, on trouva sous le lit le cadavre d'un enfant nouveau-né.

Le Parquet, aussitôt avisé de cette découverte, chargea M. Boucard, juge d'instruction, de s'occuper de cette affaire.

En vertu des ordres de ce magistrat, M. Cochefer, chef de la Sûreté, a fait procéder, hier matin, à l'exhumation du corps de Mlle

Maupeithuis et l'a fait transporter à la Morgue, où se trouve déjà le corps de l'enfant. Dans l'après-midi, une descente de justice a eu lieu rue des Dames.

M. le docteur Thoinot, médecin légiste, a été chargé de l'autopsie des cadavres de la mère et de l'enfant.

Jean de Paris.

Mémoire. — M. Louis Angel, âgé de cinquante-deux ans, est mort subitement, hier matin, au moment où il passait rue de Rivoli.

J. de P.

LE MONDE RELIGIEUX

L'INSTALLATION DU NOUVEAU CURÉ DE SAINT-AUGUSTIN

J'ai vu, hier, un homme réellement heureux, et j'ai assisté à une cérémonie véritablement grandiose.

L'homme heureux, c'est le nouveau curé de Saint-Augustin, M. l'abbé Jouin. Et comment ne le serait-il pas, accueilli avec une joie universelle dans cette paroisse qui ne le cède en rien à aucune autre paroisse de Paris, par conséquent à aucune autre paroisse du monde entier, et où il a laissé, comme second et premier vicaire, tant de précieux souvenirs ?

La cérémonie grandiose, c'est celle de son installation. Et comment ne l'aurait-elle pas été, présidée par M. le vicaire général Odellin, ami intime du nouveau curé dont il avait à faire l'éloge public ; ordonnée, d'autre part, au point de vue du programme musical, par un maître de chapelle comme Armand Vivet, et avec les concours d'artistes comme Warmbrodt, Lubet, Auguez et Bernaert ?

Dès la première heure, l'église, décorée avec un goût parfait et dont le maître-autel étincelait de lumières, était envahie par une foule comprenant toutes les notabilités du clergé et l'élite de l'aristocratie parisienne. Les tribunes, aussi bien que les trois nefs, étaient absolument comblées.

Reconnu :

Parmi le clergé : Mgr de Belmont, conseiller de la nonciature apostolique ; M. l'abbé Gardey, vicaire général, curé de Saint-Cloilde ; l'abbé Jeannot, délégué de l'évêque de Troyes ; l'abbé Hébert, supérieur, et les abbés Regnier de Nuits et Boxler, directeurs de l'école Fénelon ; le R. P. Feuillelle, prieur des Dominicains de la rue du Bac ; l'abbé Hertzig, curé de la Madeleine, et la plupart des curés de Paris.

Parmi les laïques : M. et baronne de Liévois, M. Chesnelong, sénateur ; baron de Nervo, marquis de Rochebeaucourt, comtesse d'Orgueilleux, amiral et Mme Bonie, comtesse de Saint-Georges, Mlle Roland-Gosselin, M. et Mme de Chambourcy, comtesse Jossion de Bilhem, comtesse de Vorges, Mlle de Villeneuve, M. Guiffrey, directeur de la manufacture des Gobelins ; baron de Barante, général baron Boissonnet, comtesse H. de Thannberg, Victorien Sardou, baronne de Lassus, baronne de Callus, vicomte et vicomtesse de Forestier, vicomtesse de Castex, etc.

Au début de la cérémonie, c'est M. l'abbé Audollent, le distingué secrétaire de l'archevêché, qui a donné lecture, du haut de la chaire, du titre curial de M. l'abbé Jouin. Puis, ce dernier est venu s'agenouiller au pied de l'autel pour réciter à haute voix la profession de foi de Pie IV. Et l'installation proprement dite a commencé aussitôt.

Cérémonie dont les rites sont toujours les mêmes, mais qui a le don d'exciter toujours, parmi les fidèles, une respectueuse et sympathique curiosité. Le représentant du cardinal a retiré du tabernacle les saintes espèces. Le nouveau curé les y a immédiatement replacées, et il a réformé le tabernacle. C'est la prise de possession de l'autel.

L'abbé Jouin a été ensuite conduit processionnellement à sa stalle, où l'abbé Odellin s'est assis avant lui ; de même à son confessionnal, au banc d'œuvre, aux fonts baptismaux ; puis à la grande porte de l'église, qu'il a ouverte et refermée, après le vicaire général ; enfin à la chaire, d'où il a salué — ce qui s'oublie le plus souvent — ses nouveaux paroissiens, avant de céder la place au délégué de l'archevêque de Paris.

L'abbé Odellin a prononcé alors les discours d'usage. Sachant combien le nouveau pasteur aime les jeunes gens et s'est dévoué pour eux pendant sa carrière ecclésiastique déjà longue et si pleine d'œuvres, il a montré d'abord, dans la jeunesse, la portion choisie du troupeau de Jésus-Christ. Il a parlé des prédilections maternelles de l'Eglise pour les enfants, pour les adolescents ; il est entré, enfin, dans le détail des grandes choses que l'abbé Jouin a accomplies pour eux.

Les lecteurs du Figaro connaissent ces choses. Il est cependant utile de rappeler qu'à l'abbé Jouin revient l'honneur d'avoir fondé, le premier, à Saint-Augustin même, un patronage des écoles laïques, institution dont l'évident libéralisme s'accorde merveilleusement avec les plus urgentes nécessités actuelles de l'apostolat chrétien. Parmi les jeunes gens admis naguère dans le patronage fondé par l'abbé Jouin, une quinzaine environ ont pris la soutane. Plusieurs sont déjà prêtres, résultat assurément bien consolant pour l'âme sacerdotale d'un « pêcheur d'hommes ».

L'abbé Odellin a dit aussi un mot de l'admirable pastorale — la *Nativité* — composée par l'abbé Jouin pour les enfants et les jeunes gens de son patronage. Le nouveau curé de Saint-Augustin n'est pas seulement un apôtre, c'est un artiste au sens le plus élevé du mot. Le vrai, le bien, le beau, qui se complètent mutuellement, selon la parole profonde de saint Thomas : « *Verum, bonum, pulchrum intra se convertuntur* », s'imposent à lui avec la même force et sollicitent de sa part, sous des formes différentes, un égal hommage.

Avant de présenter ainsi l'abbé Jouin à ses paroissiens, l'abbé Odellin avait rappelé à ceux-ci, avec une réelle émotion, la mémoire vénérée de M. Brisset. Le sermon a été suivi d'un salut solennel, donné par le nouveau curé, assisté de deux de ses vicaires, MM. Schuster et Mantovani.

La maîtrise a merveilleusement exécuté, pendant ce salut, des fragments de *Mors et Vita*, de Gounod ; *Jubilate*, de Meyerbeer ; *Ave Maria* de Handel ; le *Tu es Petrus* de Fauré ; le *Tantum ergo* de Wagner.

Le *Tu es Petrus*, avec le *Jesu Redemptor* (chœur final) de A. Vivet, a terminé cette magnifique cérémonie. Reconnu processionnellement à la sacristie, l'abbé Jouin y a reçu les félicitations cordiales du Conseil de fabrique, des membres du

clergé, des fidèles. Le défilé a duré plus d'une heure.

Le soir, un dîner de cinquante couverts a réuni au presbytère les membres du clergé, ceux du Conseil de fabrique de Saint-Augustin et quelques amis personnels de l'abbé Jouin. Au dessert, des toasts ont été portés par M. l'abbé Sicard, ancien premier vicaire, nommé curé de Saint-Médard ; par le baron de Nervo, au nom du Conseil de fabrique ; par le nouveau premier vicaire de Saint-Augustin, M. Duffau ; par M. Henry Jouin, secrétaire général de l'Ecole des beaux-arts, qui avait composé pour la circonstance une poésie de l'inspiration la plus délicate ; enfin, par le nouveau curé, qui a répondu aux vœux de tous avec la verve la plus charmante. Un concert a clos cette délicieuse soirée.

Julien de Narfon.

Informations

A l'Elysée. — Le Président de la République a donné audience, hier matin, à S. E. Munirbey, ambassadeur de Turquie à Paris. Il a reçu ensuite M. Raimbre, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères ; le contre-amiral Billard ; le procureur général près la Cour d'appel d'Agde ; le trésorier-payeur général de la Loire, les préfets de la Nièvre et de la Drôme et M. Gailhard, directeur de l'Académie nationale de musique.

Marine. — Sont promus : Au grade de capitaine de vaisseau : le capitaine de frégate Arago. Les lieutenants de vaisseau Le Golléur et Jousselin. Au grade de lieutenant de vaisseau : les enseignes Saisset et Lacaze.

Le lieutenant de vaisseau Audibert est nommé au commandement de la canonnière l'*Estelle*, à Toulon.

Bal. — L'Association des anciens élèves de l'Ecole des hautes études commerciales donnera son second bal au profit de sa caisse de secours, samedi prochain, dans les salons de l'hôtel des Ingénieurs civils, rue Blanche, 19.

Reconnu :

Parmi le clergé : Mgr de Belmont, conseiller de la nonciature apostolique ; M. l'abbé Gardey, vicaire général, curé de Saint-Cloilde ; l'abbé Jeannot, délégué de l'évêque de Troyes ; l'abbé Hébert, supérieur, et les abbés Regnier de Nuits et Boxler, directeurs de l'école Fénelon ; le R. P. Feuillelle, prieur des Dominicains de la rue du Bac ; l'abbé Hertzig, curé de la Madeleine, et la plupart des curés de Paris.

Parmi les laïques : M. et baronne de Liévois, M. Chesnelong, sénateur ; baron de Nervo, marquis de Rochebeaucourt, comtesse d'Orgueilleux, amiral et Mme Bonie, comtesse de Saint-Georges, Mlle Roland-Gosselin, M. et Mme de Chambourcy, comtesse Jossion de Bilhem, comtesse de Vorges, Mlle de Villeneuve, M. Guiffrey, directeur de la manufacture des Gobelins ; baron de Barante, général baron Boissonnet, comtesse H. de Thannberg, Victorien Sardou, baronne de Lassus, baronne de Callus, vicomte et vicomtesse de Forestier, vicomtesse de Castex, etc.

Au début de la cérémonie, c'est M. l'abbé Audollent, le distingué secrétaire de l'archevêché, qui a donné lecture, du haut de la chaire, du titre curial de M. l'abbé Jouin. Puis, ce dernier est venu s'agenouiller au pied de l'autel pour réciter à haute voix la profession de foi de Pie IV. Et l'installation proprement dite a commencé aussitôt.

Cérémonie dont les rites sont toujours les mêmes, mais qui a le don d'exciter toujours, parmi les fidèles, une respectueuse et sympathique curiosité. Le représentant du cardinal a retiré du tabernacle les saintes espèces. Le nouveau curé les y a immédiatement replacées, et il a réformé le tabernacle. C'est la prise de possession de l'autel.

L'abbé Jouin a été ensuite conduit processionnellement à sa stalle, où l'abbé Odellin s'est assis avant lui ; de même à son confessionnal, au banc d'œuvre, aux fonts baptismaux ; puis à la grande porte de l'église, qu'il a ouverte et refermée, après le vicaire général ; enfin à la chaire, d'où il a salué — ce qui s'oublie le plus souvent — ses nouveaux paroissiens, avant de céder la place au délégué de l'archevêque de Paris.

L'abbé Odellin a prononcé alors les discours d'usage. Sachant combien le nouveau pasteur aime les jeunes gens et s'est dévoué pour eux pendant sa carrière ecclésiastique déjà longue et si pleine d'œuvres, il a montré d'abord, dans la jeunesse, la portion choisie du troupeau de Jésus-Christ. Il a parlé des prédilections maternelles de l'Eglise pour les enfants, pour les adolescents ; il est entré, enfin, dans le détail des grandes choses que l'abbé Jouin a accomplies pour eux.

Les lecteurs du Figaro connaissent ces choses. Il est cependant utile de rappeler qu'à l'abbé Jouin revient l'honneur d'avoir fondé, le premier, à Saint-Augustin même, un patronage des écoles laïques, institution dont l'évident libéralisme s'accorde merveilleusement avec les plus urgentes nécessités actuelles de l'apostolat chrétien. Parmi les jeunes gens admis naguère dans le patronage fondé par l'abbé Jouin, une quinzaine environ ont pris la soutane. Plusieurs sont déjà prêtres, résultat assurément bien consolant pour l'âme sacerdotale d'un « pêcheur d'hommes ».

L'abbé Odellin a dit aussi un mot de l'admirable pastorale — la *Nativité* — composée par l'abbé Jouin pour les enfants et les jeunes gens de son patronage. Le nouveau curé de Saint-Augustin n'est pas seulement un apôtre, c'est un artiste au sens le plus élevé du mot. Le vrai, le bien, le beau, qui se complètent mutuellement, selon la parole profonde de saint Thomas : « *Verum, bonum, pulchrum intra se convertuntur* », s'imposent à lui avec la même force et sollicitent de sa part, sous des formes différentes, un égal hommage.

Avant de présenter ainsi l'abbé Jouin à ses paroissiens, l'abbé Odellin avait rappelé à ceux-ci, avec une réelle émotion, la mémoire vénérée de M. Brisset. Le sermon a été suivi d'un salut solennel, donné par le nouveau curé, assisté de deux de ses vicaires, MM. Schuster et Mantovani.

La maîtrise a merveilleusement exécuté, pendant ce salut, des fragments de *Mors et Vita*, de Gounod ; *Jubilate*, de Meyerbeer ; *Ave Maria* de Handel ; le *Tu es Petrus* de Fauré ; le *Tantum ergo* de Wagner.

Le *Tu es Petrus*, avec le *Jesu Redemptor* (chœur final) de A. Vivet, a terminé cette magnifique cérémonie. Reconnu processionnellement à la sacristie, l'abbé Jouin y a reçu les félicitations cordiales du Conseil de fabrique, des membres du

Le sacre de Mgr Amette

EVREUX. — La cérémonie du sacre de Mgr Amette, évêque de Bayeux et Lisieux, a eu lieu ce matin, de neuf heures à midi, à la cathédrale d'Evreux, que remplissaient une foule considérable et de nombreux prêtres appartenant aux deux diocèses. L'église était décorée à profusion d'oriflammes et de cartouches aux armes du nouveau prélat et de plusieurs autres évêques.

Le cardinal Sourin, archevêque de Rouen, remplissait l'office de consécrateur ; les deux évêques assistants étaient NN. SS. Sœur, archevêque d'Avignon, ancien évêque d'Evreux, et Meunier, titulaire actuel de ce dernier siège. On remarquait en outre, dans le chœur, la présence des évêques d'Arras, de Chartres, d'Orléans, de MM. Louis Passy et Camille Fouquier, députés de l'Eure ; Laniel, le comte de Saint-Quentin, Paulmier et Chenel, députés du Calvados ; Duchesne-Fournet, sénateur de ce département ; Laignel-Lavastine, vice-président du Conseil de préfecture, remplaçant le préfet de l'Eure absent, etc.

Mme et Mlle Amette, mère et sœur du nouveau prélat, occupant des places réservées à la gauche du chœur.

Le patriotisme féminin dans l'histoire de France

Riom. — Aux conférences populaires de Riom, devant une salle comble, M. Emmanuel des Essarts a parlé du *Patriotisme féminin dans l'histoire de France*, des origines à nos jours, et son éloquente conférence a été, à maintes reprises, interrompue par les applaudissements unanimes de l'assistance. L'éminent conférencier a fait appel aux sentiments les plus généreux de l'âme française. Voici sa magistrale péroraison :

L'ère des guerres européennes ne s'est pas ouverte. Mais, depuis ces douloureuses épreuves, les femmes n'ont jamais fait défaut à leur devoir traditionnel envers notre Patrie toujours blessée et saignée. Que de témoignages quotidiens vous donnez de votre vouloir énergique et fidèle, mères, qui avez si résolument offert vos fils au service militaire ; épouses de soldats et de marins, qui supportez avec tant de fermeté les expéditions lointaines et les séparations rigoureuses ; sœurs de charité, qui portez, avec les soins et le dévouement, le respect de notre nation aux peuplades les plus barbares ; institutrices, qui enseignez le patriotisme avec l'alphabet ; vous aussi, Femmes de France et Dames françaises, qui, dans vos associations, réalisez une œuvre admirable de solidarité civique, vous qui seriez l'espoir et le salut de nos combattants le jour où, pour la défense suprême, le drapeau tricolore recommencerait à trembler sur nos drapeaux !

En prévision de ce jour, en face de la coalition aussi menaçante qu'il y a cent ans, messadges, destins vos fils à de mâles vertus dignes de nos aïeux, de ceux qui eurent le dernier mot à Boniville, à Créilles, à Denain, à Zurich, à Marengo ! Il ne s'agit pas de préparer des hommes, formez des héros, et déjà, de même qu'un grand patriote avait pris pour devise du présent : « Pour la Patrie, par la Science ! » Nous prenons pour devise de l'avenir : « Par les femmes, pour la France ! »

Au Conseil municipal d'Alger

ALGER. — Le bruit courait hier avec persistance que le Conseil municipal d'Alger était sur le point d'être dissout. On assurait que la mesure de dissolution avait été demandée télégraphiquement par le préfet d'Alger au ministre de l'Intérieur, à la suite des dernières délibérations de cette assemblée vivante trop particulièrement l'élément israélite algérien.

Sous le coup de l'émotion, les conseillers municipaux se sont rendus aussitôt à l'hôtel de ville. En séance secrète, après examen de la situation, il a été reconnu qu'aucun avis officiel de ce genre n'avait été transmis à la municipalité, et qu'en conséquence il convenait d'attendre les événements. Le Conseil s'est alors séparé, très satisfait d'en être quitte pour une fausse alerte.

Les tremblements de terre

MEXICO. — Une secousse de tremblement de terre, qui a duré trois minutes, s'est produite hier, à cinq heures neuf de l'après-midi. Plus de deux cents maisons ont été sérieusement endommagées ; dix sont complètement détruites.

Il y a plus de cent blessés.

Argus.

Courrier des Modes

Nous n'aurons pas d'hiver, nous disions-nous, et nous ne portons force fourrures que par luxe... Enfin le froid semble s'annoncer ! Entourez-vous, coquettes, du foulard des dentelles, des soieries, des mille fantaisies qui vous rendent plus jolies ; vous êtes plus femmes et plus séduisantes lorsque vous vous emmitouffez ainsi.

Heures, vous aimez les chiffons, les colifichets qui encadrent mieux votre beauté, tandis qu'au printemps, la pratique de vos sports favoris vous donne l'allure plus masculine et vous n'abandonnez le vêtement de bicyclette que pour le costume tailleur (dont je ne veux pas médire, car il a du charme) ; Cependant, permettez-moi de préférer cet assaut d'élégance auquel nous assistons, durant ces mois d'hiver, dans tous les salons parisiens. Cette année, surtout, les maîtres de la couture se sont surpassés ; il y a plus de fantaisie, plus de variété dans leurs créations. Cela tient beaucoup, je crois, à cette grande réforme que je vous ai annoncée : celle du corsé.

Généralement, le nouveau plat à tout le monde et toutes nous l'adoptons ; mais le corsé droit n'a pas cette chance : il a des ennemies. Celles qui ne mesurent que de 45 à 50 centimètres de taille ne peuvent se décider à l'élargir ce contour ; par suite, certaines robes dissimulent les hanches ; d'autres, au contraire, les accentuent ; les tailles fines et cambrées ne cèdent pas et reviennent même au corsage à pointe devant, mis au-dessus de la jupe, ou à la petite ceinture Miss Helvety, donnant cet effet allongé devant, bien appuyé de côté, rien de droit.

L'abandon de la jupe simple est aussi une des principales causes de la grande diversité des modes de cet hiver. Nous voyons des volants de forme plus ou moins variés, plus ou moins hauts, et surtout des tunique de toutes sortes : les unes forment une seconde jupe (la première faisant tablier) genre Louis XV, jolies pour toilette d'intérieur ; d'autres sont en pointe devant et derrière, etc., etc.

Cela varie à l'infini... plus rien de classique, nous n'en voulons plus ! Il faut se changer de transformé sans cesse pour plaire, rien ne lisse comme l'habitude. Aussi, tant pis pour les « fonds de garde-robe », ils ne sont plus possibles ou bien alors ils risquent d'être bien vieillots, même six mois après leur création. Vous souvenez-vous des jupes, des revers, des cols doubles de crin ou de toile raide ? Que cela semble antique n'est-ce pas ? Les modes de cet hiver sont donc toutes nouvelles, par de minces laques, les revers sont souples, à pointes arrondies ; les jupes plus souples encore... Les temps sont changés.

Nous aimons aussi les bijoux faits de grosses perles transformées sans cesse pour plaire, genre plus artistique. C'est le bijou finement travaillé qui l'emporte ; les broches d'or vert ciselé ont la vogue, et les bagues anciennes sont très recherchées.

Nos joailliers font des sautoirs et même des colliers, chaîne avec motif émaillé sur or ou plus heureux effet.

A signaler aussi quelques nouveautés comme garnitures des corsages clairs pour le théâtre : c'est la dentelle creusée, mouchetée de chenille noire, et les petites ruches de mousseline de soie, cousues en nœuds Louis XVI, appliquées sur ces chemisettes. Souvent un

gros chou, placé du côté gauche, termine la draperie de tulle ou de satin.

Dans les nombreuses réunions de la quinzaine, on a pu constater une diminution du maquillage. Le mot est un peu gros, mais j'entends par maquillage tout éclat du visage artificiel et visiblement emprunté. Ce progrès coïncide avec le succès grandissant des sachets de toilette du docteur Dys, qui donnent une fraîcheur naturelle à tous les teints. Il y a cinq ou six sortes de sachets de toilette, depuis ceux qui sont nécessaires aux jeunes filles, pour leur assurer la stabilité de la fraîcheur de leur âge, jusqu'à ceux qui rajeunissent absolument les visages fatigués et leur rendent une fraîcheur perdue.

Une mention aux nouveaux savons du docteur Dys, qui sont absolument neutres, qui peuvent être supportés par les visages les plus délicats et qui, en quelques jours, changent la peau des mains en un véritable satin.

De jappelle que Darsy, le savant préparateur du docteur Dys, contractant par le grand développement des affaires, a dû quitter la rue d'Anjou pour s'installer 54, faubourg Saint-Honoré. Il envoie franco notice et renseignements particuliers.

Clair de Chancenoay.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir, à 8 h. 1/2, au théâtre Antoine, première représentation de *L'avenir*, comédie en trois actes, de M. Georges Ancey.

Etienne Ducarre MM. Antoine
M. Masson MM. Gémier
Martinet Desfontaines
Le domestique Carpentier
Jeanne Mmes Suzanne Devoyod
Mme Fontet Delia
La couturière Lerville
Maria Luc Colas

Le *Gendarme est sans pitié*, comédie en un acte, de MM. Georges Courteline et Norès, et *Mon petit cœur*, comédie en un acte, en vers, de M. Marsolun.

Aujourd'hui jeudi, à une heure, à l'Odéon, matinée classique :
1^{re} Conférence de M. Henry Fouquier.
2^e Le *Philosophe sans le savoir*, de Se-daine, avec la distribution suivante :

Vandack père MM. Albert Lambert
Vandack fils Marquet
Desparvilliers père Gélis
Desparvilliers fils Dalmont
Antoine Darsy
La tante Mmes Debon
Mme Vandack J. Fromant
Sophie Chapelas
Vivienne Manfroy

3^e La *Farce du cuvier*, de M. Adenis, jouée par M. Coste et Mmes Grumbach et J. Fromant.

A la Comédie-Française :
Mlle Lecomte, souffrante, a été remplacée hier soir dans le *Berceau* par Mme Lainé-Lucy, qui nous l'avait dit.
L'excellent artiste a fait du personnage de la Sœur garde-malade une fine et discrète silhouette qu'on a beaucoup remarquée.

A l'Opéra-Comique.
C'est demain vendredi qu'aura lieu le début de Mlle Torrès dans *Manon*.

M. Albert Carré va préparer, pour cette saison, le *Joseph de Méhul* qui, comme on le sait, est annoncé également à l'Opéra.
Mais ici la pièce sera donnée sans récitatifs et telle qu'elle a été créée.
La distribution n'est pas encore arrêtée, hormis le rôle de Joseph, qui sera chanté par M. Maréchal.

On nous demande quel est le nom de la nouvelle recrue de M. Albert Carré dont nous avons parlé hier.

Il s'agit de Mlle Gerville-Réache, nièce du député de ce nom, et fille de M. Gerville-Réache, trésorier-payeur général de Limoges. La débutante, qui est douée, nous l'avons dit hier, d'une superbe voix de contralto, est élève de Mme Rosine Laborde, qui a déjà donné à l'Opéra-Comique les *Calvé* et les *Delna*.

Mlle Gerville-Réache débutera probablement dans *Orphée* qui lui a servi d'audition à la salle Favart.

Ce soir jeudi, M. Clément chantera pour la première fois le rôle de Rodolphe dans la *Vie de bohème*.

Au théâtre Sarah-Bernhardt, les Samedis populaires de Poésie ancienne et moderne, dont on se rappelle l'éclatant succès, commenceront le samedi 5 février à cinq heures précises, avec le concours de Mme Sarah Bernhardt. Le prix des fauteuils est de 1 franc. On peut s'abonner (2 francs) pour une série de douze samedis.
Ajoutons qu'au premier samedi, Mme Sarah Bernhardt dira des vers de Victor Hugo absolument inédits et un poème du regrette Georges Rodenbach.

Au Vaudeville, *Georgette Lemoine*, la jolie comédie de M. Maurice Donnay, atteindra ce soir sa 50^e représentation.

La représentation de *Trois Femmes pour un mari*, par les excellents artistes du Gymnase, au profit des pauvres de Neuilly, a remporté le plus vif succès.

Matinées annoncées pour dimanche prochain :

Comédie-Française, 1 h. 1/2 : le *Bonhomme jadis*, le *Berceau*.
Opéra-Comique : *Lakmé*, les *Noces de Jeannette*.

Théâtre Sarah-Bernhardt, 2 h. : la *Tosca*.
Palais-Royal, 1 h. 1/2 : *Chéri* !
Gymnase : *Trois femmes pour un mari*.
Bouffes-Parisiens, 2 h. : *Véronique*.
Variétés, 1 h. 3/4 : le *Voyage autour du Code*.

Porte-Saint-Martin, 1 h. 1/2 : *Cyranos de Bergerac*.
Nouveautés : la *Dame de chez Maxim*.

Ambigu-Comique, 2 h. : la *Miche*.
Folies-Dramatiques, 2 h. : *Folies-Revue*.
Comédie-Parisienne, 2 h. : *Mirages*, *Francis*.

Cluny, 2 h. : la *Poule blanche*.
L'Orphelinat des Arts vient d'obtenir du ministre de l'Intérieur et de la Préfecture de police l'autorisation de remettre au 25 avril le tirage de sa loterie de 80,000 billets.

En dehors de la sympathie que provoque l'œuvre, cette loterie offre une particulière attraction par le choix et la valeur des lots, tous sortis des premières maisons parisiennes.

Gros lot : Break automobile Geo Richard, 8,000 fr.
Un objet d'art offert par le Président de la République.
Plaques de corsage en diamants de la maison Vever. Fr. 3,500
Piano Erard. 2,100
Robe dentelle d'Angleterre de la maison Ancolot. 1,000

Sac de voyage (argent, ivoire, écaillé) de la maison Sormani. 600
Paravent artistique, 4 feuilles. 500
Bijoux de la maison XV. 300
Appareil photographique express de la maison Nadar. 250
Bicyclette Plasson de la maison Dufayel. 225
Démolition de la maison Singer. 225
Nadar. 100
5 Bons de l'Exposition 1900. 100
5 — — — — — 100
5 — — — — — 100
5 — — — — — 100
5 — — — — — 100

20 bons de marchandises de 100 fr. chacun à prendre dans les Magasins du Louvre et du Bon Marché. 2,000
5 Lots argentés de la maison Christien, cafetière, théière, 12 petites cuillères, vase marmelade, écuelle. 800
1 Service de table porcelaine 12 couverts 100
2 Bonnes vin Muscat de la maison Lantini. 70
Soit une valeur totale et garantie de 19,670 francs.

Le modique prix du billet : 1 franc, le rend accessible à toutes les bourses et le public s'associe, nous l'espérons, à cette œuvre généreuse et intéressante entre toutes en levant, jusqu'au dernier, les billets émis. On peut s'en procurer au bureau du Figaro, et dans tous les bureaux de tabac.

On peut également s'en procurer par écrit en adressant un mandat ou un bon de poste à l'Orphelinat des Arts, 14, rue de la Montagne, Courbevoie.

La *Poule Blanche*, le grand succès du théâtre Cluny, va commencer son tour d'Europe. L'amusante opérette de MM. Henriot, Mars et Victor Roger sera en effet monté, cette saison, à Londres, à Berlin, à Vienne et à Bruxelles.

Aujourd'hui jeudi, au Châtelet, à 1 h. 1/2, matinée : la *Poudre de Perlinpinpin*.

Voici les titres des tableaux du *Roi des merveilles*, la pièce en cours de répétition au théâtre de l'Ambigu : Un petit manteau bleu ; — Le nid des Mandigots ; — L'église Saint-Gervais ; — L. N. ; — La buvette d'absinthe ; — Une carotte de martingale ; — L'assile de nuit ; — A l'hôtel du quai d'Anjou.

Au Nouveau-Théâtre, la *Passion*, dont le succès a été très grand, sera donnée en matinée à 2 h. 1/2 demain vendredi.
Dimanche, à 3 heures précises, troisième matinée du *Roi de Rome*, avec M. de Max.

Le théâtre Déjazet annonce les dernières de la *Turlutaine* de Marjolain.
Samedi 28, première de la *Constat Poulard*, vaudeville nouveau en trois actes.

De Brest :
Le Théâtre municipal vient de donner le *Mercutio*, de MM. Georges Montorgueil et Samuel Rousseau. Gros succès pour l'œuvre et les interprètes : Mlle A. Breton, MM. Boon, Rambaud, Montesi, Duranthy et Laillement.

De Liège :
« Une artiste parisienne, Mme Augusta Vallée, qui joua longtemps les principaux rôles à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin, attire en ce moment la foule à notre théâtre du Gymnase.
« Elle vient d'y jouer la *Dame aux camélias* et le *Pardon* d'une façon remarquable.

De Saint-Petersbourg :
« Les avis sont partagés ici sur l'interprétation de *Zaza*, en langue russe, au Petit-Théâtre.

Aujourd'hui, cinquantième représentation, succès comble. Mme Yavorsky s'est fait applaudir à différents moments de l'amusante pièce de Pierre Berton et Charles Simon.

Jules Huret.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :
A la Bodinière, à 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Cantique profane*, élegie en un acte, en vers libres, d'Henry de Fleurigny, musique de Sylvio Galitz, précédée d'une causerie par l'auteur, jouée par Mlle Suzanne Dalbray et M. Georges Grand.

Aux Mathurins, à 8 heures : *L'Hippogriffe enanté*, conte fantastique, de MM. H. de Callias, E. Dopré et F. de La Tour, joué par M. et Mme Georges Grand.

C'est demain vendredi, à 4 h. 1/2, et non aujourd'hui, qu'aura lieu la représentation des *Petites Machin*.

1873 Don César de Bazan (opéra-comique), le Centenaire.
1874 Les Deux Orphelins.
1875 Le Tour du monde en 80 jours.
1876 La Comtesse de Lérins.
1877 Une Cause célèbre, les Mariages d'Autrefois.
1878 La Grisette au Vert, les Enfants du capitaine Grant.
1880 Michel Strogoff, Diana.
1881 Le Tribut de Zamora (opéra de Gounod), les Mille et une Nuits.
1882 Le Voyage à travers l'impossible.
1883 La Cité (opéra de Massenet, avec Gallet et Blau).
1886 Le Mari d'un Jour (opéra-comique avec Armand Silvestre).
1887 Amour, Martyre.

Telles sont les principales œuvres de ce moralisateur des bon aloi, sans morgue et sans pédanterie, qui fut un des créateurs de notre théâtre moderne.

SA FORTUNE

Les représentations continues de ses pièces, les grands succès des Deux Orphelins, du Tour du monde, de Michel Strogoff, de Rothomagus, des Bohémiens de Paris, etc., sans compter les livrets d'opéras qui ne quittaient guère, depuis trente années, l'affiche de notre Académie nationale de musique, ont rapporté des sommes considérables : aussi peut-on évaluer à un minimum de six millions la fortune de d'Ennery, sans compter la dot assez importante que lui apporta en mariage Mme Desgranges, la veuve d'un magistrat algérien.

A qui revient maintenant cette fortune ? On l'ignore, mais il est probable qu'elle va en grande partie aux pauvres et aux établissements de bienfaisance. M. d'Ennery a décidé, en effet, de fonder un hôpital et une maison de retraite pour les artistes, et il a assuré à ces différentes fondations un capital suffisant, non seulement pour leurs constructions, mais pour leur entretien.

Pour ne citer que quelques-uns des immeubles les plus importants : M. d'Ennery possédait à Antibes une merveilleuse villa appelée les Chênes verts, une autre villa non moins charmante près de Deauville, à Villers-sur-Mer, une immense maison de rapport dans le voisinage de la rue de la République, à Paris, une maison avenue Victor-Hugo, coupée en partie par le restaurant Gogé, etc., etc., et quand la maladie l'a cloué dans son lit, il y a six mois, il était en pourparlers pour acheter rue du Havre un autre immeuble de trois millions.

Tout cela sans compter son magnifique hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne où la mort l'a terrassé.

M. d'Ennery, qui a été pendant plusieurs années le vice-président de la Commission des auteurs et compositeurs dramatiques, est l'homme qui a touché les droits les plus élevés dans cette Société.

L'AUTEUR DRAMATIQUE

Il est intéressant de connaître la manière dont travaillait un aussi fécond dramaturge.

Nous avons causé longuement hier avec plusieurs de ses anciens collaborateurs. Tous n'ont qu'une voix pour proclamer la part considérable qu'il prenait dans toutes les pièces données en commun.

Il avait l'horreur instinctive du papier à remplir, mais bientôt il dominait ce sentiment et prenait le rôle prépondérant dans le travail.

Il essayait de transformer en plaisir la tâche à accomplir et appelait son collaborateur dans la superbe propriété qu'il possédait au cap d'Antibes : « Les Chênes verts ». Après le déjeuner, d'Ennery disait : « Allons nous promener. » Cela signifiait : « Il est temps de travailler. » Et, tout en marchant, le dramaturge priait son invité de lui raconter le projet de la pièce qu'il avait certainement à lui proposer.

Pendant que l'invité parlait, d'Ennery disait : « Oui, c'est bien, très bien. Seulement il avait une mémoire terrible. Le récit terminé :

« Venez donc dans ma bibliothèque, disait-il. Tenez, vous voyez là-bas, sur le sixième rayon, cette brochure à couverture rouge,prenez-la donc. Et le collaborateur ébaubi retrouvait là tous les personnages et tout le sujet de sa pièce.

Parfois c'était un drame de lui que reconnaissait d'Ennery. Il avait fait jouer en 1848 le sujet que l'auteur croyait avoir imaginé, plusieurs années après !

Quand il y avait eu plusieurs séances de ce genre, le maître changeait de tactique et bûissait un scénario qu'il tâchait de faire accepter par celui qui désirait être son collaborateur.

Si le sujet était discuté, il en cherchait un autre. Si plaisait : « Eh bien, écrivez cela et vous me le montrerez quand ce sera terminé. »

Et, en attendant, il recommençait avec un autre collaborateur. Lorsqu'on lui apportait le manuscrit dit d'Ennery s'en emparait, le lisait lentement, puis, au grand désespoir de son collaborateur, le remettait au fond en comble, réécrivant complètement la pièce dans le style qui lui avait si souvent réussi, mais qui avait fini par se démonter.

Je me rappelle la douleur et le colbre de Louis Davyl qui, ne reconnaissant plus ses phrases, disait : « Ce grand diable-là me fait remonter à trente ans en arrière. »

Quand le temps de la mise en scène était venu, d'Ennery laissait son collaborateur débrouiller la première besogne. Il ne venait au théâtre que pour la pièce commençait à se tenir debout.

Alors il lui arrivait de boussoler tout. Pendant les répétitions des Deux Orphelins, par exemple, il changea complètement la physionomie du rôle de la Frochart, dont M. Cormon, voulant éviter toute ressemblance avec la Carochette, avait atténué le caractère.

Hé, qu'est-ce que cela fait, les ressemblances ? disait d'Ennery. Est-ce que deux drôles ne peuvent pas être pareils ?

Et changeant toute la mise en scène, accentuant les traits, il rétablissait les rôles de Sophie Hamet et de Larray tels qu'on les a vus et qu'on les reverra encore !

M. Cormon était plein d'admiration pour l'émiettement dramaturge. Il l'aimait tellement qu'en 1881 il tomba lui-même malade en apprenant que son collaborateur était en danger de mort. Il n'a pas quitté la chambre pendant cinq jours.

Il est proverbial que ni les auteurs ni les directeurs, à la veille de la première, ne seraient à même de prévoir le résultat de la prochaine soirée.

D'Ennery faisait exception à cette règle générale. Son appréciation était ordinairement justifiée. Ecrivait pour le gros du public, il savait comment celui-ci prendrait son œuvre. D'où ce mot de coïssures : « D'Ennery vaut une salle pleine. »

Il lui est tout de même arrivé de se tromper, nous a dit naguères Ferdinand Dugué, mais alors il prenait toujours sur lui la responsabilité de la défaite ; il ne faisait jamais aucun reproche à son collaborateur.

Dugué a écrit avec lui une douzaine de pièces, entre autres la Bouquetière des Innocents et Cartouche.

Les rapports qu'il a eus avec d'Ennery sont devenus avec les années de plus en plus intimes. Les deux collaborateurs se rendaient fréquemment visite, déplorant ensemble de ne pouvoir plus reprendre, faute d'interprètes, de nombreuses pièces que les directeurs pourtant eussent voulu remettre au répertoire.

Il est vrai que le grand dramaturge a toujours été très difficile dans le choix de ses interprètes. Il les voulait déjà célèbres ; ils prétendaient ainsi à la pièce l'éclat de leur réputation. Quand on lui disait : « Prenons un tel, il a du talent ! » il répliquait : « Eh bien, attendons qu'il l'ait montré. »

Selon l'ancienne méthode, il n'écrivait jamais ses pièces qu'après l'établissement complet du scénario dans ses moindres détails, avec les types dessinés. Rien n'était laissé au hasard. Dans la dernière période de sa carrière dramatique, il a beaucoup souffert de collaborer avec des auteurs qui, plus fantasistes, plus pressés, voulaient travailler tout de suite sans connaître exactement le chemin à suivre.

Si cela continue, disait-il, il n'y aura plus de faiseurs. On nous jette comme une injure ce nom de faiseurs. Je l'ai toujours pris au contraire comme un compliment. Une pièce avant tout a besoin d'être faite.

Il excellait dans l'art de l'arrangement. Quand on lui apportait une pièce terminée, il en voyait tout de suite les défauts. Il reprochait à l'auteur d'avoir commencé par la fin, de n'avoir pas rendu assez sympathique le personnage sur qui le public porterait son attention, et remaniant, éclaircissant tout, il émerveillait son collaborateur qui voyait le plomb se transformer en or.

Ce que cherchait tout d'abord d'Ennery, c'était un type de jeune fille intéressante, à enlancer dans les situations les plus épineuses. Il savait que le public est essentiellement féministe.

Quand d'Ennery et M. Dugué travaillaient ensemble, chacun des deux auteurs, après le scénario définitivement établi, faisait un tableau et le repassait à l'autre.

On a accusé d'Ennery, nous disait Dugué, de ne pas savoir écrire. Je vous jure que, quand il avait fait une grande scène, il n'y avait pas un mot à ajouter, pas un à retrancher.

LES COLLABORATEURS

Combien d'Ennery a-t-il eu de collaborateurs ? On en cite plus de soixante. Voici la liste à peu près complète :

Emile de Girardin, Charles Desnoyers, Cormon, Grandé, Anicet Bourgeois, Deaillé, Benjamin Tillet, Gustave Lemoine, Cogniard, Clairville, Plouvier, Dumas, Bayard, Rougemont, Lambert Thiboust, Mallian, Alexandre Dumas, Ach. Darteis, Burat de Gury, Albert Labrousse, de Leuven, Alphonse Bory de Lavergne, Montigny, Elie Berthet, Brunswick, Brisebarre, de Villeneuve, Hostein, Michel Delaporte, Lajarte, Chapellain, Lafitte, Charles Edmond, Paul Foucher, Duport, Jaime Pire, Eugène Sue, Goubaux, Frédéric Thomas, Choler, Decourcelle, Marc Fournier, Balzac, Ferdinand Dugué, Brétil, Gabet, Bignon, Mme de Girardin, Mocoquet, Bourget, Crémieux, Cadol, Jules Verne, Henri Chabrilat, La Rounat, Félix Duquesnel.

LES DÉBUTS

Le nom d'Emile de Girardin, en tête de la liste, étonnera bien des gens : ce fut cependant l'ancien directeur de la France qui collabora avec d'Ennery ; il eut même une influence décisive sur la carrière de celui qui nous regrettons.

Ainsi que cela se passait le plus souvent — à une époque surtout où les écrivains n'arrivaient jamais à la grande situation financière à laquelle ils peuvent prétendre de nos jours — la famille de d'Ennery n'encourageait pas précisément ses débuts littéraires.

« Vouloir faire des pièces de théâtre ! Quelle drôle d'idée ! En voilà une profession de mort de faim ! »

On faisait tout ce qu'on pouvait pour le détourner de cette fatale décision. Le pauvre garçon se vit en butte à toutes les railleries. Il aimait à rappeler un jour, à un dîner, chez son père, on apporta entre deux services un plat soigneusement enveloppé d'une serviette. Quand on le découvrit, sous le regard curieux des convives, on y trouvait... un manuscrit du jeune d'Ennery. Cette allusion délicate au four auquel ses pièces étaient destinées fit beaucoup rire tous les assistants, mais le jeune auteur resta révolté. Il finit par prendre une grande résolution.

« Je vais faire une pièce, se dit-il, je la porterai dans un théâtre. Si on la joue, je continuerai à travailler ; si on me la refuse, c'est fini... Je me ferai ouvrier. Ça sera pile ou face ! »

Quelques jours après, M. Emile de Girardin publiait son Emile. Le livre parut touchant à d'Ennery, qui s'en inspira, en fit une comédie également intitulée Emile ou le Fils d'un pair de France et l'envoya au directeur du théâtre des Nouveautés. Ainsi s'appela alors la Vaudeville de la place de la Bourse.

La pièce fut jugée excellente et jouée avec succès. M. de Girardin la vit-il à cette époque ? C'est possible ; mais il ne sut jamais qu'il avait indirectement décidé de la vocation de celui à qui, quarante ans plus tard, au lendemain de Diana, il écrivit ces mots :

« Mon cher ami,
« Vous vous êtes surpassé !
« Il y a d'admirables scènes.
« Fière amitié,
« Emile de GIRARDIN. »

Si M. de Girardin poussa d'Ennery dans une carrière où il devint le maître, c'est d'Ennery, en revanche, qui décida Clairville à faire du théâtre. Clairville était acteur à l'Ambigu et acteur médiocre. De temps en temps, il

se risquait à écrire une petite pièce pour Bobino, qui lui payait généreusement de dix à quinze francs.

Un jour, jouant le rôle d'un soldat dans Jeanne Hachette, il avait été encore plus mauvais que d'habitude, d'Ennery lui tint à peu près ce langage :

« Vous êtes décidément un acteur détestable, mais je crois qu'il y a en vous l'étoffe d'un bon auteur. J'ai une proposition à vous faire. Vous gagnerez 2,400 francs à remporter des vestes sur les planches ; venez avec moi et je vous en garantis 6,000 à avoir des succès. »

Clairville accepta avec enthousiasme et cette collaboration fut une des plus heureuses et des plus fécondes de toutes celles que d'Ennery ait jamais entreprises. Le minimum de six mille francs fut bientôt dépassé et pourtant les droits d'auteur n'étaient pas très gros à l'époque des débuts de Clairville.

Ainsi, quand on joua la Grâce de Dieu, le directeur abandonna aux auteurs la somme de soixante-quatre francs par soirée. A la centième, d'Ennery avait touché 3,200 francs par sa part. Quand, vingt ans plus tard, on reprit le drame, d'Ennery encaissa 32,000 francs pour cent représentations.

On a raconté une anecdote amusante sur ses débuts dans la carrière théâtrale.

D'Ennery avait porté à Anicet Bourgeois une pièce qu'il s'était évertu à faire aussi spirituelle que possible. Anicet Bourgeois la lui renvoya après en avoir bûillé impitoyablement tous les traits et tous les mots.

Le jeune d'Ennery couvra et se remit à l'ouvrage. La pièce retravaillée sur les indications de son collaborateur, il la lui renvoya avec cette inscription :

« A monsieur Anicet Bourgeois, directeur d'esprit, à Paris. »

Anicet Bourgeois rit... et fut désarmé.

Charles Chincholle.

LA VIE ARTISTIQUE

Petites Expositions

Cinquante mille photographes, depuis Daguerre, ont paru donner le coup de grâce à la miniature, d'autant plus que les Hall et les Fragonard ont disparu de cette terre. Cependant, l'exposition qui vient de s'ouvrir aujourd'hui chez Georges Petit, et qui est la cinquième de la Société des miniaturistes et enlumineurs, prouve que cet art a encore de très nombreux adeptes, et un public considérable.

Rien n'était gai et chatoyant, sinon comme cette exposition, du moins comme la foule qui s'y pressait. C'est un succès. Il faut le constater.

Certes, on ne trouve pas grand-chose de plus que dans la section miniaturiste des Salons annuels, mais c'est présenté dans un autre cadre et de façon plus intime. Mais il semble que la plupart des exposants et exposantes ne comprennent pas tout à fait le but que devrait se proposer actuellement la miniature. Elle ne devrait pas chercher à faire double emploi avec la photographie. Nous ne parlons pas de ceux qui se servent réellement de photographies et se contentent de les photographier ; cela ne se discute pas. Mais, tout en conservant la délicatesse et le précieux qui sont la raison même de cet art, les miniaturistes devraient s'appliquer à ne pas faire trop réel ; songez qu'au dix-huitième siècle qui a été l'âge d'or de la miniature, on ne parle pas de l'enluminure ou, en d'autres termes, les admirables maîtres du monde — les artistes ne perdaient jamais de vue la largeur et l'arrangement. La nature littérale ne venait qu'après.

Sous le bénéfice de ces observations, il faut signaler surtout, sans les analyser — car mieux vaut les voir — les envois de Mmes Debillemont-Charbon, Marguerite Delaroche, de Callias, Camille et Valentine Isbert, Rideau-Paulet, MM. Atalaya, Maistre, etc.

Les affiches de Mlle Dufau, souvent remarquées au Salon pour la décision et la verve de son talent, n'ont point de rapport avec la miniature, mais elles sont à citer tout de même.

A la galerie Hessdél, M. Francis Jourdain expose une triple série de paysages à l'eau-forte, au pastel et en camaïeu brun. Il y a là un très intéressant effort et beaucoup d'attention devant la nature, avec un délicat sentiment d'art.

Arsène Alexandre.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à jeudi prochain la « Revue des Livres », de notre collaborateur PHILIPPE GILLES.

La Vie Sportive

LE TURF

COURSES A NICE

C'est, la partie est gagnée : cinq jours de courses, cinq jours de soleil — et quel soleil ! un soleil à ombrelles, un soleil à insolations ! La Société du Var peut être satisfaite. Elle a encaissé des recettes qui ne pourront guère être jamais dépassées, tant elles sont superbes. Les prix, d'autre part, se sont assez bien répartis entre les écuries qui avaient amené un contingent de chevaux important. Ce dernier jour, l'écurie Menier s'est consolée en gagnant la course de haies, handicap libre, de dix mille francs. Yverduin a bien voulu s'employer et se couvrir d'un peu de gloire sur une piste qu'il eût eu bien mauvaise grâce de ne pas traverser à sa convenance. Le cheval allemand Undolf, malgré un poids favorable, n'a pas répondu aux espérances que donnaient ses premières exhibitions. Sa compatriote, Sister Frances, avait gagné le prix de Cannes.

Le prix de la Société des Steeple-Chases de France a donné lieu à une belle lutte entre les trois premiers. L'avantage est resté à Bécheron, le cheval du comte de Songeon, qui s'était dérobé dimanche.

M. Légière, propriétaire de Thémistocle, en souvenir de sa victoire dans la Grande course de haies, prix de Monte-Carlo, a remis aux commissaires trois cents francs pour les pauvres de la ville et deux cents francs pour l'hôpital des jockeys de Chantilly.

Voilà les courses d'hiver terminées. Celles du printemps sont fixées aux premiers jours de la seconde quinzaine de mars. Le sport appartient au pigeon, qui fleurit sous l'habile direction de MM. le baron de Boissieu et Blondin. Le jour de mardi a été passionnant. Trois tireurs français, MM. Moncorgé, Journaux et Drevoyn, figurent dans les trois premiers.

M. Moncorgé va voir son nom inscrit en lettres d'or sur le marbre des vainqueurs, on a déjà les noms de 28 lauréats tout en

bonne santé ; ce qui donnerait à penser que les grands succès de shooting sont un brevet de longue vie.

Penser qu'un banquet commémoratif pourrait réunir tous ces champions et que pas un ne manquerait, voilà un fait qui n'est pas ordinaire.

Le Prix de Cannes, 3,000 fr., 2,800 m., a été pour Sister Frances (17/4), à M. Blanchard-Eccles (Siebert), battant Chrysalide II, au vicomte H. d'Espous de Paul (Watts), et Ravello, à M. J.-B. Prudhon (W. Cook).

Cabidoulin a mené devant Chrysalide II, Sister Frances, Epouvante, Tanfèrde, Tron d'Air, Milrillon, Ravello, Fanny-Burney et Oranx. Au premier obstacle Oranx et Tron d'Air culbutaient. Après les tribunes Cabidoulin, Tanfèrde et Chrysalide II étaient ensemble devant Sister Frances, les autres échelonnés. Entre les tournants, Chrysalide II avait une longueur sur Tanfèrde, Cabidoulin et Sister Frances. Ravello se rapprocha de la dernière haie. Sister Frances venait sur Chrysalide II, qui succombait d'une longueur. Ravello était troisième à une longueur et demie.

Pari mutuel à 40 fr. : 70 fr. 50. Placés : Sister Frances, 29 fr. ; Chrysalide II, 37 fr. ; Ravello, 121 fr.

Le Prix de la Société, 40,000 fr., 3,000 m., a été pour Yverduin (4/1), à M. Alb. Menier (West), battant Cluny II, à M. Ph. Sanlaville (Rich), et Le Tétrarque, à M. H.-E. Meyer (Delomel).

Prymria a mené devant Le Tétrarque, Cluny II, Derby, Valescure, Undolf, Exquisite de l'Air. Avant les tribunes Yverduin et Undolf se rapprochaient. En face Le Tétrarque, Cluny II et Valescure menaient toujours devant Derby et Yverduin. Undolf, Exquisite et Prymria étaient battus. Yverduin prenait plusieurs longueurs entre les tournants où Derby fêchissait. Cluny II venait à la fin à la fin de la dernière haie. Le Tétrarque, troisième à une longueur et demie, précédait Valescure.

Pari mutuel à 40 fr. : 61 fr. 50. Placés : Yverduin, 24 fr. 50 ; Cluny II, 32 fr. 50 ; Le Tétrarque, 26 fr.

Le Prix de la Société des Steeple Chases, 4,500 fr., 3,400 m., a été pour Bécheron (5/1), au comte de Songeon (Maison), battant Fusain, à M. R. Camoin (Watts), et Rouen, à M. de Lamothe (Lawrie).

Bécheron, Santander et Rouen partaient devant Maré, La Marquise, Colombo II et Trencin loin derrière. A la rivière La Marquise, Rouen et Bécheron étaient ensemble devant Fusain. Trencin, Colombo II et Santander qui était battu. En face Maré et Colombo II fêchissaient. Trencin était battu entre les tournants, où Bécheron, Rouen et Fusain galopèrent devant La Marquise. A la dernière haie Bécheron était rejoint par Rouen et Fusain. Après la lutte, Bécheron l'emporta d'une encolure sur Fusain, Rouen troisième à même intervalle.

Pari mutuel à 40 fr. : 54 fr. 50. Placés : Bécheron, 30 fr. ; Fusain, 34 fr. ; Rouen, 24 fr. 50.

Voici comment s'établissent la liste des propriétaires de chevaux vainqueurs sur l'hippodrome du Var en 1899 :

MM.		
Comte d'Espous de Paul	38.975	*
Ch. Liénart	36.500	*
L. Légière	22.225	*
Mlle Marie-Brochant	3.200	*
Albert Menier	10.100	*
G. Bachelier	6.200	*
H.-E. Meyer	8.225	*
Comte de Songeon	1.357	*
Ph. Sanlaville	4.500	*
L. de Romanet	4.200	*
M. de Lamothe	3.372 50	*
Danville-Picou	2.275	*
A. Jossou	3.200	*
Blanchard-Eccles	2.800	*
A. Zehrfouin	2.700	*
Comte de Cholet	2.500	*
Ch. de Ravel	2.350	*
E. Camoin	2.270	*
V. Stevens	1.675	*
Baron de Kotze	1.400	*
Baron Kerschbach	1.200	*
G. Ledat	500	*
Baron J. de Saint-Marc	500	*
Comte de Trousseau	500	*
Vicomte H. d'Espous de Paul	500	*
J.-B. Prudhon	300	*

ESCRIME

LES ASSAULTS DE KIRCHOFFER

De Toulouse : « Le jeune maître Kirchoffer vient de commencer sa tournée d'assauts en province par deux rencontres sensationnelles, le théâtre du Capitole, la première avec le maître Vazy, du 2^e d'artillerie, la seconde avec Ferré, l'adjudant-maire d'armes, dont la réputation n'est plus à faire.

L'assaut était présidé par le général comte de Sessmaisons, et la salle était comble.

Dans M. Vazy, Kirchoffer a trouvé une défense très habile, ce qui n'a pas empêché le maître parisien de réussir de très beaux coups d'attaque et quelques coups d'arrêt dessous, admirablement pris.

Avec l'adjudant Ferré, il a eu également un avantage marqué, touchant le premier coup et la belle ; mais Ferré a su se faire applaudir aussi en touchant en un beau double dessous de course de septième. Les deux maîtres ont été acclamés.

M. Adolphe Rouleau a été, fort bien, contre M. Giffard, maître au 2^e d'infanterie, et adversaire redoutable.

Dans un second assaut, avec un amateur, M. Eskiak, M. Rouleau a remporté un avantage considérable.

Cette fête d'armes a été de tous points réussie.

Robert Milton.

AUTOMOBILISME

Le Comité de l'Automobile-Club de France a inauguré, hier soir, son grand salon de réunion à l'hôtel de Pastoret. Jamais le nombre des membres du Comité n'avait été aussi grand ; cette seconde crémaillère justifie l'affluence.

Ont été reçus au scrutin de ballottage :

MM. Henri Brissou, Schepri Brissou, marquis de Vistabale, Reclus, Schroeder, baron de Bligny, Sewell, Enders, Benoit, Morin, Martinet, Christophe, Drapier, Lenoir, baron de Langsdorff, Tirmann, de Sainte-Suzanne, Bertrand, Erington-Josse, Van Dortmund, Linden, Puget, Branton, Van Riederscoot, Max.

Une Commission sportive a été nommée pour élaborer les règlements concernant les challenges, records, etc. Cette commission est composée de MM. de Knyff, comte de Chasseloup-Laubat, Bozon de Périgord, Pierre Giffard, Paul Meyan, de Luenski, Archédeon.

Cette Commission s'occupera de nommer des chronométristes officiels et rémunérés.

Le Comité de l'Automobile-Club de France a donné, le 14, à la grille d'Hennessy, à Saint-Germain, sera donné le départ de la course Saint-Germain-Rouen et retour, pour la coupe challenge du comte de Bozon de Périgord. M. Charron, Giraud, Giraud, Hain, sont des participants certains à ce parcours d'un peu plus de 200 kilomètres, on peut supposer que le gagnant arrivera vers deux heures après midi.

Paul Meyan.

PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — La société « la Parisienne » peut livrer immédiatement sa voiturette éclair avec moteur de 3 chevaux au prix de 3,600 fr. On peut également acheter un magasin, 71, avenue de la Grande-Armée, des cycles et des quadricycles du dernier modèle.

— L'incendie qui a atteint les établissements Decauville, à Evry-Petit-Bourg, n'aura pas porté grand préjudice aux nombreux chauffeurs qui attendent la livraison des voitures Decauville.

Volant. — Les grandes courses annuelles d'Australie, parmi lesquelles figure l'Austral Wheel, dont le premier prix est de 6,000 francs, viennent de se disputer à Melbourne. Cette épreuve a été gagnée par Jinnigan, battant Middleton et Mac Gibben.

Plus de vingt mille spectateurs assistaient à la dernière réunion.

Pour les automobiles aussi bien que pour les bicyclettes, la marque du trèfle à quatre feuilles jouit d'une grande réputation. L'usine de la rue Théophile-Gautier est du reste merveilleusement outillée pour construire toutes les pièces de mécanique.

Trois nouveaux guides viennent de paraître dans la collection des guides Flammarion. Ce sont ceux de Toulon à Cannes, de Cannes à Menton et de Nice à Puget-Théniers.

Alpinisme. — Samedi prochain, réunion de la section de Paris du Club Alpin, dans la salle de la Société de géographie.

M. Charles Vélain, professeur de géographie physique à la Sorbonne, fera une conférence sur l'Europe scandinave et russe, avec projection à la lumière oxydrique.

Football. — Nous assisterons dimanche prochain 29 janvier, à deux heures et demie, au vélodrome du Parc-des-Princes, à un nouveau match international de football rugby. C'est en core le Racing-Club de France dont tous les sportsmen ont admiré cette année les merveilleuses parties contre les plus fortes équipes étrangères, et au prix de plus grands efforts. Les progrès accomplis depuis peuvent nous permettre d'espérer une revanche.

Voici la composition de l'équipe anglaise : Arrière, R. Williams.

Trois-quarts : A. G. Murrell, E. J. Barrett (Lennon), Lewis Smith (Gloucester), P. Belsion (Bath).

Demi : C. de B. Gidley et H. P. Dewit (Lennon).

Avants : P. Wallace, E. H. Mitchell, B. H. Belsion, F. G. Twigg, H. R. Coltart, C. H. Miller (Blackheath), B. Downing (Sutton), W. Tucker (Blackheath).

P. M.

TIR

La Société mixte de tir du 48^e régiment territorial d'infanterie a tenu à l'hôtel de Ville de Châlons-sur-Marne son assemblée générale annuelle.

La réunion, fort nombreuse, était présidée par le commandant Thévenart, président de la Société, qui a présenté un rapport montrant que les tirs ont été très satisfaisants durant l'année écoulée, et constatant que le

EN 20 JOURS GUÉRISON RADICALE DE L'ANÉMIE

Divers		Time		Depth	
FREDERICK M. HARRIS	EDWARD G.	5:30	1:30	10	10

L'INCENDIE vaincu par l'emploi de
GRENADE HARDEN
3 fr. 50 la pièce. Bureaux: 98^{bis}, Bd Haussman
CAPITAUL
Offres et Demandes

ON DEMANDE 400.000 francs, par fractions
50.000^e au besoin, dans une **INDUSTRIE** tr
prospre. Placement à 5 % avec aval
garantie de 1^{er} ordre. — Renseignement
M^e MALET, avocat, 62, rue Lafayette, Par

UNE GRANDE SOCIÉTÉ (constⁿ mécaniqu
dem. administrateur commercial un peu

NÉGOCIANT A PARIS, demande à emprunter 20,000 fr. à 5 0/0, pour extension de ses affaires, garanties s^r immeubles. R. B. Y., 1^{re} r^{te}, bur. 4.

COMMANDITAIRE disposant de 25,000 fr. demande dans industrie en pleine prospérité. Matériel moderne et

ON DEM. associé ou commandite pour extension spirit[®] en gros. Excell. réf. Ec. E.M.L.Figaro

AVIS Dans le numéro du
MERCREDI, les Annonces
cette rubrique sont au Ta-
rédut de 3 francs la ligne.

Emplois divers

Le Gérant responsable : A. BOREL.
Paris. — D. CASSIGNEUL, imprimeur, 26, rue Drouot.
(Imprimerie du *Figaro*). — Encre LORILLEUX.

Imprimé sur les nouvelles machines rotatives à six pa
de MARINONI.

GRANULE
DU Dr JHAMES
Préparation Scientifique
d'un effet certain et réel contre :
Anémie, Chlorose, Coxalgie, Conception
malade, leucorrhées, Goutte, Lymphatisme
phallisme, Neurasthénie, Pertes séminales
Phthisis, Rachitisme, Suites de couches
Sterilité, Tuberculose, etc.
Prix du flac. 4/60. Flac. échantill. 1/20
Envoi fr. domicile c. mandat adressé à :

MAUX DE GORGE Enrouement
Extinction de Voix, Aphonie
sont guéris très promptement par
GARGARISME SEC du Docteur **WILLIAMS** 150 frs

qui fortifie & éclaircit la voix des orateurs, chanteurs, et
PHARMACIE NORMALE, 49, rue Drouot, Paris

HAMPAGNE

...magne et en grande faveur
...se charger de la repré
...oute première MAISON D

ous tous les rapports
ande importance, jusqu'
ésentée en Allemagne, l

se charger de l'introduire
es de ce dernier sont un

RUDOLF MOSSE HAMBURG

9

Baisse	DÉSIGNATION DES VALEURS	Riser	Anjou
Valeurs Industrielles			

3	..	C ^{ie} INTERN ^{le} DES WAGONS-LITS	512	..	509
	..	C ^{ie} PARISIENNE DU GAZ ..	508	..	515
2	..	C ^{ie} GÉNÉRALE DES EAUX 3 %	476	..	474
	..	— — 5 % ..	528	..	
	..	ÉTABLISSEMENTS DUVAL ..	520	..	520
	..	FIVES-LILLE 6 % ..	472	50	
	..	GRANDS MOULINS DE CORBEIL ..	505	..	
5	..	JARDIN D'ACCLIMATATION 5 %	519	..	514

GAZ E EAUX.....	509	509
GAZ P ^e LA FRANCE ET L'ETR.....	510	510
GAZ CENTRAL 5 %.....	515	518
LITS MILITAIRES.....	610	612
MESSAGERIES MARITIMES.....	510	509
50 MONACO obl. 300 fr. 4 %.....	304	304
25 OMNIBUS 4 %.....	509	509
PETIT JOURNAL.....	510	

... SOCIÉTÉ ARD. DE L'ANJOU...	479	479
... TABACS PORTUGAIS.....	585	588
... VALÉRY.....	428 50	429
... VOITURES DE PARIS 3 ¼ %..	502	...

Valeurs en Banque

... CREMINS OTTOMANS.....	410 25	410
---------------------------	--------	-----

CHAMPS OTTOMANS.....	112	113
BISCUITS OLIBET (8 ¹ e des).....	143	143
CHAUSSURES FRANÇAISES.....	163	163
MINAS GERAES 5 %.....	340	...
OMNIUM RUSSE 4 %.....	485	485
SÃO PAULO obl. ch. fer 5 %.....	334	334
LA MODE NATIONALE.....	130	130
ALPINES.....	462	464
DE REERS.....	729	729

RAKHMANOVKA.....	729	729
TAV ²⁵³ POUSET ET ROY ¹⁶ Rols	179	179
1 TRAMWAYS DE TOURS.....	105	104
TRARIS.....	216 50	219
HAUT-VOLGA.....	615	620

.. ..	BUFFELSDOORN ESTATE.....	12 ..	12
.. ..	CHARTERED.....	89 ..	96
.. ..	CONSOLID. GOLDFIELDS.....	182 ..	188
.. ..	DURBAN ROODEPOORT.....	102 ..	110

EAST AND PROP.....	187 50	191
.. EERSTE FABRIEKEN..... <i>cpt</i>	25 25	25
.. FERREIRA.....	610	610
.. GELDENHUIS ESTATE.....	196	196
.. KLEINFONTEIN NEW.....	69 75	74
.. LANCASTER.....	75	76
.. LANGLAAGTE ESTATE.....	98	98
.. MAY CONSOLIDATED.....	113	113

.. ..	RANDFONTEIN ESTATE.....	74	50	75
.. ..	ROBINSON GOLD.....	245	50	255
.. ..	SHEBA.....	41		42
.. ..	SIMMER AND JACK.....	138	50	145
.. ..	WINDSOR GOLD MINNIG.....	89	75	92

LONDRES

.....	4 5/16	MASHALLAND.....	8 1/2
.....	1/10 1/2	MODDERFONTEIN.....	3 1/2
CONSOL.....	6 3/8	NIGEL.....	38 3/4
UBURBAN.....	14 5/8	RAND MINES.....	9 3/4
EF.....	11 3/8	ROSE DEEP.....	1 13/16
S DEEP.....	7 1/2	TRANS. GOLD. MINING.....	4 15/16
S DEEP.....	9 3/8	TREASURY.....	3 19/32
ERSE.....	7 1/2	VAN RYN.....	7 1/2
.....		WELV ACHT.....	

.....	1 1/4	VILLAGE MAIN-REEF...	8 3/4
.....	6 1/8		

leurs margnées d'une * dans la colonne des de
nus n'ont rien donné pour l'exercice précédent
création récente.

cation C. D. dans la colonne hausse ou baisse

le coupon vient d'être détaché.

100